
3 1761 04202 6062







27, 28 ET 29

JUILLET,

TABLEAU ÉPISODIQUE DES TROIS JOURNÉES.

Pièces nouvelles.

MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE, ou la révolution impromptu.
STOCKHOLM, FONTAINEBLEAU ET ROME, par M. Alexandre Dumas.
HERNANI, drame, par Victor Hugo, deuxième édit.
UNE FÊTE DE NÉRON, tragédie de MM. Soumet et Belmontet.
LE VIEUX MARI, comédie en trois actes, en vers, de M. Delaville de Mirmont.
UNE JOUNÉE D'ÉLECTION, comédie en trois actes, en vers, de M. Delaville, deuxième édition.
LE MARCHAND DE VENISE, comédie en trois actes et en vers.
DANILOWA, drame lyrique, en trois actes.
ADRIENNE LECOUVREUR, comédie.
L'ADJOINT DANS L'EMBARRAS, comédie.
LA FAMILLE DE L'APOTHICAIRE, ou la petite prude, vaudeville.
L'ÉPÉE, LE BATON ET LE CHAUSSON, vaudeville en quatre tableaux.
BONARDIN DANS LA LUNE, folie.
LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT, comédie-vaudeville.
LE MAJORAT, drame en cinq actes et en vers.
LE COMPLOT DE FAMILLE, comédie en cinq actes, par M. Alex. Duval.
LA CZARINE, vaudeville.
PIERRE OU LE COUVREUR, vaudeville en deux actes.
LE CHOIX D'UNE FEMME, vaudeville.
SIR JACK, vaudeville en trois actes.
LE CZAR DÉMÉTRIUS, tragédie.

OUVRAGES NOUVEAUX.

HISTOIRE DE NAPOLÉON, par M. de Saint-Maurice, 4 v. in-12, ornés de 4 beaux portraits; couv. impr. 8 fr.
ALMANACH DES SPECTACLES, pour l'année 1830, 9e vol. de la collection, fort vol. in-18. 4 fr.
CITATEUR DES FABULISTES FRANÇAIS, où Petit Dictionnaire des Maximes, Sentences, Axiòmes, etc., etc., joli vol. in-18, 4 beaux portraits. 3 50
ALMANACH PERPÉTUEL DES GOURMANDS, par H. Raisson, in-18, fig. 2
CODE CIVIL, Manuel complet de la politesse, in-18, 7e édit. 1 50
CODE DE LA TOILETTE, in-18, deux belles figures. 1 50

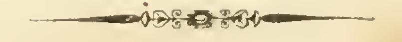
27, 28 ET 29 JUILLET,

TABLEAU ÉPISODIQUE DES TROIS JOURNÉES,

PAR

MM. ÉT. ARAGO ET F. DUVERT.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 17 AOUT 1830.



A PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, PALAIS-ROYAL,
GRANDE-COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1830.

IMPIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G. N. 17.

AUX PARISIENS.

C'est à vous que la France doit la conservation de ses libertés : c'est à vous que nous dédions le tableau bien incomplet de ces belles journées. Quelque décoloré qu'il soit, vous l'accueillerez avec indulgence, en songeant qu'il sera toujours impossible de retracer dignement le grand drame dont vous êtes les héros.

ET. ARAGO, F. DUVERT.

Quelques critiques nous ont reproché l'amertume de plusieurs traits jetés dans ce tableau ; les uns par intérêt pour nous, le plus grand nombre par intérêt pour eux-mêmes. A cela nous ne répondrons qu'un mot : nous avons pensé et nous persistons à croire que ce n'est pas par des politesses qu'on doit répliquer aux terribles argumens de ceux qui furent nos adversaires, et que ce n'est pas trop oser que de répondre par des épigrammes à de la mitraille.

PERSONNAGES.

RAIMOND, tonnelier.	M. Fontenay.
CAFFARDIN, rentier, congréganiste.	M. Lepeintre j^e.
ADOLPHE, sergent de l'École polytechnique.	M. Perrin.
JULIEN, ouvrier imprimeur, fils de Raimond.	M. Hippolyte.
COLOMBON, garçon tonnelier.	M. Bernard-Léon.
ATKINSON, Anglais.	M. Guillemin.
PRUNEAU, homme du peuple.	M. Armand.
MERLIN, garçon boulanger.	M. Émilien.
LOUISE, fille de Raimond.	Mme Thénard.
Un Garde national.	M. Prosper.
Un jeune Bourgeois.	M. Emmanuel.
Un Apprenti.	Le petit Lepeintre.
Bourgeois et Ouvriers parisiens.	

27, 28 ET 29

JUILLET,

TABLEAU ÉPISODIQUE DES TROIS JOURNÉES.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une boutique de tonnelier; au fond, une porte donnant sur la rue; à côté, une croisée; à gauche, une autre porte conduisant dans l'arrière-boutique. Des tonneaux de toutes les grandeurs sont rangés çà et là sur la scène; on en remarque un plus grand que les autres au premier plan à gauche; un banc est placé à côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMOND, COLOMBON.

COLOMBON, travaillant.

Père Raimond? vous avez un air en lisant le journal

RAIMOND, lisant le Moniteur.

Tu crois?

COLOMBON.

Sûr et certain. Il y a quelque chose. Je parie ce que vous voudrez que vous êtes vexé; parions trois francs, qu'est-ce que ça vous fait?

RAIMOND.

Oui! je le suis.

COLOMBON.

Ah! et pourquoi! voyons! dites-moi ça, vous savez que

la politique, je la raisonne assez agréablement, qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Encore quelque ordonnance de police, pour vexer le pauvre particulier? Hein?

RAIMOND.

Plus que ça. C'est la France entière qui est mise hors la loi.

COLOMBON, quittant son ouvrage.

Hors la loi? quelle horreur! (*Changeant de ton.*) Père Raimond, je ne comprends pas ce que ça veut dire.

RAIMOND, se levant.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

On veut, mon cher, au peuple le plus brave,
Ravir des droits chèrement achetés;
On veut rendre la France esclave,
On enchaîne ses libertés.
Braves Français, serons-nous garottés?
Non, non! jamais! j'en ai l'expérience!
Décret fatal! la foudre est dans ton flanc;
Je vois, au bas de l'horrible ordonnance,
Un paraphe de sang!

COLOMBON, prenant le journal.

Ah! voyons donc!... C'te farce! il n'y a rien!... et qui est-ce qui fait tout ça?

RAIMOND.

Les ministres.

COLOMBON.

Vraiment?... mais puisqu'il y a des ordonnances contre les bêtes malfaisantes, pourquoi que le roi les laisse courir les rues sans être muselés? C'est une injustice... oh! j'haïs les préférences, moi. Père Raimond, je ne suis pas un malin, je ne sais pas tirer le pistolet ni l'épée; mais avec ce bâton là, voyez-vous? (*Il prend un grand bâton et fait le moulinet*) je connais mon affaire. Je ne demande que quatre gendarmes pour ma part. Qui de quatre gendarmes en paie quatre, reste rien.

RAIMOND.

Garde ton courage, garde-le, nous en aurons peut-être bientôt besoin.

COLOMBON.

Tant mieux! (*Il chante*): *Mon bras à ma patrie! mon bâton à mon amie...* Ils ont trop vexé la population... tout générale-

ment est victimé... les afficheurs, les journalistes, et le corps des marchandes de saucisses, dont ma mère est membre. Oui! cré coquin! Vengeance!

AIR : *J'avais mis mon petit chapeau.*

Vengeons nos papas, nos mamans!
Pour les combats je lâch'rais la futaille!
Ma vieill' mèr', depuis vingt-cinq ans,
Vend des sauciss' sur le quai de l' Ferraille;
Mais v'là Mangin qui n' veut plus qu'ell' travaille.
Si nous triomphions, dès demain
Ell' reprendrait sa poêle et son service;
Ell' ferait refrir' la saucisse,
Sans qu'un damné préfet d' police
Vienn' lui r'tirer le pain d' la main.

(Il sort par le fond en mettant sa veste sur son épaule.)

SCÈNE II.

RAIMOND, LOUISE, entrant par la porte du fond.

RAIMOND.

Ah! c'est toi, ma Louise : tu n'as pas vu ton frère?

LOUISE.

Non, mon père, où est-il donc allé!

RAIMOND.

Il est allé à son imprimerie...

LOUISE.

Oh! il va revenir.... je n'ai pas vu mon frère Julien; mais j'ai vu Antoine.

RAIMOND.

Quoi! son régiment est ici?

LOUISE.

Ils sont arrivés ce matin de Courbevoie; et il est de service au poste d'à côté; il tâchera de venir un instant en descendant de garde.

RAIMOND.

Ah! je pourrai donc l'embrasser! il y a si long-temps que je ne l'ai vu ce pauvre Antoine! deux grands mois!

LOUISE.

Ah! dame! son service... mais qu'est-ce que tu as donc à être triste comme ça...

RAIMOND.

D'abord; je suis inquiet de Julien, et puis...

LOUISE.

Et puis... quoi?

RAIMOND

Et puis, je viens de lire le journal; je ne suis pas tranquille, ma fille.

LOUISE.

Allons! ça tombe bien, moi qui venais pour t'annoncer la visite de quelqu'un...

RAIMOND.

De qui donc?

LOUISE.

D'un jeune homme que tu ne connais pas.

RAIMOND.

Comment? un jeune homme, et tu le connais, toi?

LOUISE.

Oui, papa... c'est le neveu de notre voisin, M. Caffardin, tu sais, ce M. qui a une pension sur la cassette du roi.

RAIMOND, secouant la tête d'un air de doute.

Une pension? hum!...Et pourquoi connaissez-vous le neveu de M. Caffardin, mademoiselle?

LOUISE.

Oh! ne me fais pas les gros yeux comme ça. Il n'y a pas d'amour là dedans... c'est-à-dire... il y en a bien... mais ce n'est pas pour moi... M. Adolphe aime sa cousine, la nièce de M. Caffardin, tu sais, cette jolie demoiselle pour laquelle je travaille, et qui vient souvent ici pour me commander de l'ouvrage.

RAIMOND.

Eh! bien... que puis-je faire à tout cela?

LOUISE.

Il te le dira lui-même, si tu veux le recevoir... il est là,

RAIMOND.

Il est là?... Entrez, monsieur, entrez... parbleu! que puis-je pour votre service?

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, hésitant.

Monsieur... je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

RAIMOND.

En effet, mais vous portez un uniforme qui vaut à lui seul les meilleures cautions; que voulez-vous de moi?

ADOLPHE.

On vient de licencier l'Ecole Polytechnique.

RAIMOND.

Licencier l'Ecole Polytechnique? les misérables!

ADOLPHE.

Ma famille est fort loin d'ici : elle habite dans les Pyrénées, je pars demain pour la rejoindre... Mais avant de m'éloigner, j'aurais voulu donner le baiser d'adieu à une cousine qui demeure près d'ici... chez M. Caffardin mon oncle et votre voisin,.. mademoiselle, je le sais, a accès auprès d'elle, et si vous voulez me le permettre, j'attendrai chez vous que mademoiselle Louise ait pu me procurer l'entrevue que je sollicite; car mon oncle m'a interdit l'entrée de sa maison.

RAIMOND.

Et pourquoi?

ADOLPHE.

Il prétend que mes opinions sont dangereuses.

RAIMOND, avec indignation.

Et il vous laisse sans asile? sans pain peut-être?... son neveu... je l'avais jugé, c'est un homme, moins l'âme et le cœur; c'est un jésuite...

ADOLPHE, souriant.

Oui, monsieur.

RAIMOND.

Si vous ne partez pas demain, monsieur... et si la maison d'un ancien militaire, maintenant artisan...

ADOLPHE.

Ah ! vous me comblez, monsieur.. moi qui me croyais sans amis.

RAIMOND.

Sans amis!...

AIR : *Tendres échos errans dans ces valons.*

Que dites-vous ! quelle outrageante erreur !
Comme un ami, comme un frèr' je vous regarde.
Votre uniform' fait palpiter mon cœur :
Voyez le mien, c'est celui d' la vieill' garde....

(Ouvrant une armoire à porte-manteau danslaquelle on voit suspendus un habit de sergent-major chevronnier de la garde-impériale, un briquet et une giberne.)

Nobles habits ! paix et fraternité !
De Saint-Chaumont votre pacte est daté.

(Ils s'embrassent et répètent ensemble les deux derniers vers.)

ADOLPHE.

Ah! monsieur, je puis donc compter sur vous?

RAIMOND

Je ferai plus... je le verrai monsieur votre oncle... Il m'estime, parce que, comme tonnelier, c'est moi qui mets son vin en bouteilles... j'ai mes entrées dans sa cave, et il sait que je n'en abuse pas... je vas le repêcher au retour de l'église... lui, il y est toujours fourré,.. moi j'en pince très-peu... je travaille... faut que chacun vive de son industrie.

AIR : *De Turenne.*

Un artisan ne fait pas tant d' grimace.
De la r'ligion que d'autres fass'nt métier.
Dieu n'exige pas que l'on passe
Douze heur's par jour à le prier.
L' travail, voilà la prièr' d' l'ouvrier.
Franch'ment, quand j'vois venir un bon apôtre
Qui vers le ciel lèv' toujours son regard,
Je me dis : Il est ou jésuite, ou mouchard,
Si même il n'est pas l'un et l'autre.

LOUISE.

Mon père!... voici précisément monsieur Caffardin...

ADOLPHE.

Eh bien je me retire...

RAIMOND.

Ma fille, fais rafraîchir monsieur.... je me charge de l'oncle.

SCÈNE IV.

RAIMOND, CAFFARDIN.

CAFFARDIN, entrant par le fond.

Bonjour, mon excellent voisin!

RAIMOND.

Salut, voisin...

CAFFARDIN.

Savez-vous les nouvelles?

RAIMOND.

Oui, oui, j'ai entendu parler de quelque chose *(à part.)* Ah! tu viens espionner!

CAFFARDIN.

On dit que notre bon roi vient enfin de se rendre aux vœux de tous les bons Français?

RAIMOND brusquement.

Il nous rend la charte?

CAFFARDIN.

Au contraire! il l'anéantit, mon bon ami. Pas plus de charte que dans mon œil.

(Il se frotte les mains.)

RAIMOND.

Ah! ah! et vous êtes content de cela?

CAFFARDIN.

Sans doute... il est temps... il est diablement temps que tous ces malheureux écrivassiers, avec leur charte, leur liberté, leurs élections, leur égalité, que sais-je? un tas de grands mots auxquels on ne comprend rien... il est temps que tous ces gens là se taisent, et s'occupent de leurs affaires particulières. Les affaires publiques ne regardent que les fonctionnaires; ils sont payés pour cela : n'est-ce pas, voisin?

RAIMOND.

Payés par qui?

CAFFARDIN.

Par le roi.

RAIMOND.

Avec quel argent?

CAFFARDIN, ricanant.

Diable de voisin! il est toujours farceur!... toujours farceur, le voisin!

RAIMOND.

Vous avez tort de croire que je veuille rire; la matière est grave...

CAFFARDIN.

Oh! oui, quant à ça, oui; très-grave, très-grave; elle est très-grave, la matière. Je vous demande un peu quelle nécessité il y a que nous ayons tant de journaux. Avant la révolution, il n'y avait que le *Mercure* et la *Gazette*: le *Mercure* pour les charades, la *Gazette* pour nous dire à quelle heure le roi avait chassé et entendu la messe. Cela suffisait; on était content et très-heureux.

RAIMOND, avec indignation.

Et c'est là qu'on veut nous ramener? et 89? ils l'ont donc oublié?

CAFFARDIN.

Bah! il y a si long-temps; on n'y pense plus.

RAIMOND.

Eux, c'est possible; *(avec un geste significatif)* mais nous..

CAFFARDIN.

Tenez, voulez-vous que je vous dise? l'affaire ne souffrira pas la moindre difficulté; nous sommes les plus forts et les plus nombreux... Tout est là, mon bon ami, tout est là.

RAIMOND.

Croyez-vous donc que personne ne songerait à s'armer? Croyez-vous qu'on puisse mettre 30 millions d'hommes en cage?

CAFFARDIN.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Bah! si ce peuple osait prendre les armes,
Malheur à lui! car nous l'accablerions :

N'avons-nous pas des Suisses, des Gendarmes,
De quoi former de nombreux bataillons?
A nos soldats laissant les places nettes,
Vous les verriez, tous ces héros sans peur,
Prendre leur vol devant nos baionnettes,
Comm' des perdreaux à l'aspect du chasseur.

RAIMOND.

Que dites-vous? quelle est votre folie?
Un tel espoir pourrait vous égarer!
Un peuple entier, alors qu'on l'humilie,
C'est au lion qu'il faut le comparer...
Long-temps, peut-être, il supporte l'injure;
Mais qu'un seul trait vienne effleurer son cœur,
S'il voit le sang couler de sa blessure,
Il se retourne et dévor' le chasseur.

CAFFARDIN.

Oh! que nous ne craignons rien!...

RAIMOND.

Mais écoutez! ne parlons pas politique; nous ne pourrions pas nous entendre. J'ai à vous entretenir d'une chose qui vous touche de plus près.

CAFFARDIN.

Qu'est-ce donc?

RAIMOND.

Vous savez qu'on a fermé l'Ecole polytechnique?

CAFFARDIN.

Oui! et on a bien fait....

RAIMOND.

Mais beaucoup de ces jeunes gens qu'on a renvoyés n'ont pas leur famille à Paris.... N'en connaissez-vous aucun?

CAFFARDIN.

Si fait..., un mauvais sujet qui est de ma famille, et que je ne veux pas voir.

RAIMOND.

Il est de votre famille, et vous lui refusez un asile!

CAFFARDIN.

Voulez-vous que je me compromette?

RAIMOND.

En quoi?

CAFFARDIN.

Que j'accueille chez moi un jeune homme qui a sucé le lait de la révolution? un libéral, un.... Il est mon neveu, c'est vrai; mais je ne connais pas de famille quand mes parens ne pensent pas comme moi. Non, non, j'en ai fait le serment, rien ne peut ébranler mon immuable volonté.

RAIMOND, à part.

O jésuites! vous voilà bien.

(On entend un bruit confus de voix dans la rue.)

CAFFARDIN, d'un air inquiet.

Mais qu'est-ce qu'on entend donc là?

RAIMOND, allant à la fenêtre.

Je ne sais pas... Il y a un mouvement dans la rue.

CAFFARDIN.

En effet... qu'est ce que ça peut être?

RAIMOND, avec intention.

Je crois que c'est l'immuable volonté qui commence à produire son effet.

CAFFARDIN, tremblant.

Ah! mon Dieu!

RAIMOND, se frottant les mains.

Ah! ah! nous allons voir... *(il regarde Caffardin d'un air de pitié.)* Voilà mes belliqueux .... Ne tremblez donc pas comme ça...

CAFFARDIN.

Je voudrais rentrer chez moi.

RAIMOND, lui saisissant le bras avec force.

Allons donc! il n'y a que les lâches qui se cachent quand ils ont sonné la charge.

(Un nouveau bruit, plus rapproché que le premier, se fait entendre dans la rue; on distingue la voix de Julien qui crie plusieurs fois : Mon père! avant de paraître.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; JULIEN, entrant par le fond.

JULIEN.

Mon père!

RAIMOND.

Mon Julien! eh bien! quoi de nouveau?

JULIEN.

Tout, mon père, tout! vous n'avez jamais vu chose pareille.

RAIMOND.

Parle; explique-toi.

CAFFARDIN, à part et tremblant.

Je crois que je ferai bien de rentrer chez moi.

(Il sort en cachette, tandis que Louise et Adolphe rentrent.)

SCÈNE VI.

RAIMOND, ADOLPHE, LOUISE, JULIEN.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc, mon Dieu?

AIR. *Merveilleuse dans ses vertus.*

Ah! mon pèr' quel événement!
On prépare une tragédie;
Ils ont allumé l'incendie!
Qui pourra l'éteindre à présent?
La lectur' de l'ordonnance
A soulevé tous les cœurs!
Par bonheur, la noble France
Ne manqu' pas de défenseurs!
L'National et l'Temps à la fois,
L'Figaro, leur auxiliaire,
Ont aux sabres de l'arbitraire
Opposé l'bouclier des lois.
Chaque feuille courageuse,
Par un serment solennel,
A d'un' nation généreuse

Proclamé l'droit éternel!
Mais, toi! vil' Gazette du soir;
Toi, Quotidienn'! journal des traîtres!
Vous reniez déjà vos maîtres,
Lâches sicaires du pouvoir!
Dans c'moment un long murmure
Accueill' le nouvel édit!
Et frémissant d'son injure,
Oui, chaqu' Parisien se dit:
En vain l' despotisme voudra
Qu'son étendard de sang se lève!
C'est l'enfant jouant avec un glaive:
Bientôt lui-même il se tuera.
L'artisan quitt' son ouvrage;
L'villageois désert' son champ:
Paris n'offre plus l'image
Qu' d'un' plac' de guerre ou d'un camp.
On s'agite, et de toutes parts
Voyez ces bandes accourues;
Voyez-les dépaver les rues
Pour former de nouveaux remparts.
A ce beau nom de patrie,
Chacun s'arme, chacun sort;
Le fer mêm' de l'industrie
Forme un instrument de mort.
De l'espoir d'un affreux succès
On dit que nos enn'mis sont bien aises;
On dit que des balles françaises
Doivent percer des cœurs français.
Au milieu de tant d'alarmes,
Moi, j' ne r'ssens aucun effroi.
Ici, j' viens chercher des armes!
Au nom du ciel! armez-moi!
Si je péris dans ces combats,
Eh bien! j'aurai payé ma dette.
A la France il rest' Lafayette:
La liberté n' périra pas!

ENSEMBLE.

RAIMOND, allant vers l'armoire.

Tiens, mon fils, tiens, vole aux combats;
Au pays va payer ta dette:
A la Franc' il rest' Lafayette,
La liberté n' périra pas.

ADOLPHE, tirant son épée.

Je vais vous guider aux combats;

Je veux aussi payer ma dette :
Sous le drapeau de Lafayette
La liberté ne périt pas.

LOUISE, avec effroi.

Ah! grand dieu! quels tristes combats.
Quel affreux carnage s'apprète!
La foudre gronde sur la tête
Des citoyens et des soldats.

RAIMOND, lui donnant un fusil et une giberne.

Tiens, garçon! voilà mon fusil!.. il n'avait jamais servi que contre l'étranger! et maintenant... ils l'ont voulu!.. moi, j'ai assez de mon briquet; je verrai l'ennemi de plus près... Adieu! adieu! ma Louise...

LOUISE, pleurant.

Mon père! Julien!...

SCÈNE VII.

Les mêmes, HOMMES du PEUPLE.

PLUSIEURS HOMMES, dans le fond.

Aux barricades! aux barricades!

RAIMOND.

Qu'on emporte tout ce qui est ici... mon bois, mes planches, mes tonneaux... moi je cours au-devant du danger!..

LOUISE, le retenant.

Mon père!

(Les hommes emportent les planches et les tonneaux, à l'exception d'un baril qui reste à droite et du grand tonneau qui est à gauche; pendant ce mouvement, Raimond a passé une veste de velours bleu sur laquelle on remarque la croix d'honneur, et Julien a chargé son fusil; Louise, éplorée, cherche à retenir son père; celui-ci hésite un instant à se séparer de sa fille; puis il fait un mouvement de résignation.)

AIR : *Du magistrat irréprochable.*

Non! il le faut, la voix de la patrie
Nous appell' tous à de sanglans exploits.
Embrassons-nous, ô ma fille chérie!

(A part.)

Peut-être, c'est pour la dernière fois!

(Haut.)

Embrassons-nous, embrassons-nous tous trois....

(Raimond, Julien et Louise tombent dans les bras l'un de l'autre. Raimond cherch à contenir son émotion, se dégage des bras de ses enfans, et dit à part :)

Ah ! dans ce combat sacrilège,
Si nous tombons sous des coups assassins,
O mon pays ! ô mon pays ! protége
Les veuves et les orphelins !

(Raimond, Adolphe et Julien sortent. On entend battre la charge.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, puis CAFFARDIN.

Mon père ! mon père ! Julien !.. ah ! je ne leur survivrai pas.

CAFFARDIN, effaré.

Impossible de rentrer chez moi ! je m'exposerais !

LOUISE, sans voir CAFFARDIN.

Dieu ! les voilà dans la rue ! que vois-je ?..... la garde royale charge ses armes... le régiment de mon frère !.. Arrêtez !... arrêtez !...

(On entend une décharge de mousquetterie et les cris des blessés, plusieurs hommes du peuple traversent le fond, et font feu en se repliant.)

CAFFARDIN.

Silence ! ce sont nos défenseurs...

LOUISE.

Misérables ! et pourquoi ne vous défendez-vous pas vous-mêmes ?

CAFFARDIN.

J'ai horreur des armes à feu...

LOUISE, avec amertume.

Ah ! oui ! votre arme, à vous, c'est le poignard. *(On entend des coups de feu.)* Grand Dieu !..

(Elle court à la fenêtre : pendant ce temps là, Caffardin se cache dans le tonneau et replace le fond sur sa tête, comme un couvercle.)

SCÈNE IX.

LOUISE, CAFFARDIN caché, PRUNEAU, MERLIN.
HOMMES du PEUPLE.

PRUNEAU, un gros bâton à la main.

Des barricades, des barricades! ça va bien! n'ayez pas peur!.. Enfoncés la garde-royale et les Suisses.

(Ils emportent le tonneau en criant : Vive la liberté! à bas les jésuites! On entend des feux de rang, des cris à l'extérieur. L'orchestre exécute le Pas redoublé pendant toute cette scène. Ils sortent tous en criant : A bas les jésuites!)

SCÈNE X.

LOUISE, RAIMOND, JULIEN, apporté sur des fusils par des hommes du peuple.

LOUISE, se précipitant sur le corps de son frère en sanglotant.

Julien!.. Julien!.. tu es blessé!

RAIMOND, d'une voix altérée.

Ma fille, il s'est conduit en bon Français... il va mourir il va mourir en brave, mais il sera vengé!..

LOUISE.

Mourir!!.. lui?..

RAIMOND.

AIR : *Faut l'oublier.*

Pauvre Julien, tu perds la vie!
Ton vieux père est bien malheureux!

LOUISE.

Julien! Julien! ouvre les yeux!
C'est moi, c'est moi, ta sœur chérie!

RAIMOND.

Va! ce sabre sera trempé
Dans le sang de ton adversaire.

JULIEN, d'une voix faible.

Un faux honneur l'aura trompé.

Ah ! ne me vengez pas, mon père !
C'est mon frère qui m'a frappé!

RAIMOND, avec horreur.

Ton frère!

JULIEN.

Il était dans le peloton qui a fait feu sur nous... pourvu qu'il ne soit pas blessé!.. Je voudrais l'embrasser encore...

RAIMOND.

Infâmes jésuites! hommes de sang et de larmes! voyez ce que vous avez fait!..

(On entend des coups de feu et des cris à l'extérieur.).

CHOEUR DE PEUPLE.

AIR : *De l'orage, du* Barbier.

Ciel ! entendez-vous (*bis*) les fusillades ?
Ah ! courons venger (*bis*) nos camarades.
Amis, courons (*bis*) aux barricades !
Qu'ils soient punis
Nos ennemis !

(Tout le monde sort; on emporte Julien dans la chambre voisine.)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

(Pendant l'entr'acte, plusieurs hommes viennent tirailler, et se replient après avoir fait feu. L'un d'eux après avoir lâché son coup, fait un signe à l'apprenti qui le suit. Celui-ci entre dans la coulisse, en marchant à quatre pattes, et rapporte, en la traînant, la giberne d'un Suisse.)

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le théâtre représente une rue. A gauche du spectateur, une maison sur la porte de laquelle on lit : Magasins de curiosités et d'antiquités.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUNEAU, HOMMES DU PEUPLE.

CHOEUR.

AIR *De l'Enfant du régiment.*

Troup' mercenair', qu'nous payons à grands frais,
Gare à toi si tu bouges;
Tirons sur les habits rouges:
N'y en a pas un qui soit Français.

PRUNEAU.

Nos balles leur sont destinées,
Puisqu' ces Suiss's nous pouss'nt à bout;
Avançons de douze journées
L'anniversair' du dix août.

CHOEUR.

Troup' mercenair', etc.
En avant! marchons!
Prenons
Leurs canons,
Malgré l'feu de leurs bataillons!

(Ils sortent tous par la droite.

SCÈNE II.

SIR ATKINSON.

(Il porte un fusil, des pistolets et un sac de nuit.)

Bon Dieu! où est-ce que je suis? Je débarque tout de suite à Paris, le ville le plus policée de l'univers, et je trouve pas le tranquillité dans le rue. Je crois que c'était un jour d'élection... Le population était dans le grand mouvement.... Mon cochman m'avait planté... Je pouvais plus trouver le hôtel Meurice pour reposer moi.

UN HOMME, passant dans le fond.

Aux armes! Vive la Charte!

ATKINSON, l'arrêtant.

L'hôtel Meurice?

UN HOMME, sans l'écouter.

Bravo! voici un brave citoyen! il est déjà armé.

(Il disparaît.)

ATKINSON.

Je comprends pas du tout.

PRUNEAU.

Aux armes!

ATKINSON, l'arrêtant.

L'hôtel Meurice?

PRUNEAU.

Il y a des armes à l'hôtel Meurice? *(Il crie.)* A l'hôtel Meurice! à l'hôtel Meurice!

(Les hommes du peuple traversent le théâtre en criant : A l'hôtel Meurice!)

ATKINSON.

Je comprends pas du tout.

SCÈNE III.

ATKINSON, RAIMOND.

RAIMOND.

Enfans! ne vous laissez pas intimider par ces gens-là... Je vais vous faire donner des armes... Je connais ici un brave homme qui ne vous en laissera pas manquer. Faites bonne contenance.

ATKINSON.

Ah! je voyais enfin un homme qui paraissait plus raisonnable.

RAIMOND, allant à la porte.

Holà! hé! l'ancien!... Ouvre-nous ta porte! Il nous faut des armes!

ATKINSON.

Monsieur le Français!

RAIMOND.

Que me voulez-vous? Ah! je vois que vous êtes un digne Anglais, vous êtes armé, vous venez pour défendre la cause de la liberté.

ATKINSON.

Oh! j'étais armé malgré moi, je vais vous dire : jé arrivais tout-à-l'heure par la barrière de Saint-Denis... j'étais dans mon joli calèche avec trois chevaux... mais je pouvais plus passer par les pavés et les planches qui étaient bâtis dans le chemin.... alors, le postillon il emporte les chevaux, et il me laissait dans une calèche, toute seule dedans... et puis les hommes ils sont venus qui ont couché mon jolie calèche dans le barricade, avec les roues en l'air, et moi j'ai pris mes pistolets, mon portefeuille avec mon bourse pour aller à l'hôtel Meurice avec mes pieds. L'hôtel Meurice, s'il vous plaît?

RAIMOND.

Oh! vous ne pouvez pas y arriver maintenant, ça chauffe dans ce quartier-là. Venez avec moi, aidez-moi à transporter des armes.... Voilà mon ami qui m'ouvre sa porte... Camarades! par ici! par ici! voilà des armes! Vive la liberté!

(Raimond et Atkinson entrent dans la maison

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHOEUR, PRUNEAU, MERLIN.

PRUNEAU, un gros bâton à la main.

Non! pas de fusil à moi! je connais que mon bâton, ça me suffit, je ne me bats qu'à l'arme blanche. Camarades! regardez bien la manœuvre.

(Il fait le moulinet avec son bâton.)

Air : *Tape, frappe.*

Les enn'mis n'auront pas beau jeu!
Ma badin' vaut une arme à feu!
Pour batt' les habits écarlate,
Un bâton, j'm'en flatte,
Jamais ça ne rate;
Ça n'a pas besoin d'chien,
Et ça touche très-bien.
Tape, pare,
Et sans dire gare,
Brav' faubourien,
Tape, et n'crains rien!

Les Suiss' vienn' (un' supposition),
Mais vous n'avez plus d'munition :
Il faut pourtant bien se défendre.
Alors, sans attendre,
V'là comme il faut prendre
Vot' fusil par l'canon,

(Il prend un fusil.)

En guise de bâton.
Tape, pare!
Et sans dire : Gare,
Brav' faubourien,
Tape, et n'crains rien!

TOUS.

Tape, pare! etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES; RAIMOND, apportant des armes; ATKINSON, apportant un mannequin cuirassé et armé.

RAIMOND.

Tenez, distribuez-vous ces armes... Elles sont antiques, mais on peut encore en faire un bon usage.

AIR : *Du château perdu.*

C'était jadis l'attribut d'la noblesse,
Ces glaiv' pesans, ces lanc', ces boucliers;
Pour opprimer et frapper la faiblesse,
Ils armaient l'bras de ces preux chevaliers.
Saisissez-les: par vot' patriotisme,
Que leur honneur soit réhabilité;
Et que du moins le fer du despotisme
En ce beau jour serve la liberté.

(On reprend en chœur les deux derniers vers.)

Enfans! songez que mon Julien, mon fils, votre camarade a été blessé hier, il a donné son sang pour la bonne cause... Vous jurez tous d'en faire autant?

TOUS.

Oui! nous vengerons Julien.

RAIMOND.

Ce n'est pas lui qu'il faut venger.

TOUS.

Qui donc?

RAIMOND.

La France! qu'une poignée de misérables veut condamner à l'esclavage.

PRUNEAU.

A moi! à moi la cuirasse.

COLOMBON.

Qu'est-ce que tu veux faire de cette cuirasse?

PRUNEAU.

Je veux la mettre, donc!

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Lauss' moi z'empoigner la cuirasse,
J'ai c'qu'il faut pour ét' cuirassier;
Attends un instant que je l'passe.
Ce gilet d'flanelle en acier;
J'vas avoir l'air d'un vieux troupier.

COLOMBON.

Donn'-moi la moitié d'ta machine,
Ell' peut servir à deux héros,
Il suffit d'couvrir sa poitrine:
Aucun d'nous n'veut leur montrer l'dos.

(Pruneau place devant lui une partie de la cuirasse. Colombon en fait autant de l'autre moitié.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mon père! mon père! enfin je vous revois.

RAIMOND.

Ma fille! que viens-tu faire ici? au milieu du danger.

LOUISE.

Mon père! je sais à quoi je m'expose... mais rien n'a pu m'arrêter; moi aussi j'ai un cœur français... Vous n'osez pas m'interroger... Il va mieux.

RAIMOND, avec joie.

Embrasse-moi!

LOUISE.

J'ai passé la nuit à ses côtés : vous savez? ce drapeau que vous portiez autrefois?

RAIMOND.

Eh bien!

LOUISE.

J'étais bien jeune alors, mais je m'en souviens cependant... pour vous mettre à l'abri du danger, ma mère avait divisé ses couleurs, moi, cette nuit...

RAIMOND.

O ma fille! que veux-tu dire?..

LOUISE.

Venez! monsieur Adolphe!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ADOLPHE, portant le drapeau tricolore; PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE.

ADOLPHE.

Mes amis! voilà désormais les couleurs nationales.

TOUS.

Vivent les couleurs nationales!

LOUISE.

Air: *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Pendant la nuit, près de mon frère,
J'ai, pour l'offrir à vos regards,
Rassemblé les lambeaux épars
De cette éclatante bannière.
S'il vous vit jadis triomphans,
Il reparaît: prenez courage!
C'est l'arc-en-ciel après l'orage: }
Il vient annoncer le beau temps. } *Reprise en chœur.*

RAIMOND.

Toi, qui brillais à mon aurore,
Drapeau d'Jemmappe et d'Austerlitz!
Que tes souvenirs soient bénis!
A mon déclin j'te r'vois encore!
A genoux, à genoux, enfans!

(Tout le monde se met à genoux et se découvre.)

Dieu soutienne notre courage!
C'est l'arc-en-ciel après l'orage, }
Il vient annoncer le beau temps. } *Reprise en chœur.*

UNE VOIX.

Les suisses! les suisses!

TOUT LE MONDE, se relevant.

Les suisses!

RAIMOND.

AIR: *Au galop! au galop!*

Mes amis! mes amis!

D'la prudenc', point de cris !
En silence
Que chacun s'avance.
Mes amis ! mes amis !
D'la prudenc', point de cris !
En avant ! enfans de Paris !

(On entend le tambour pendant ce couplet.)

Les p'tits derrier' les grands !
A droit', serrez les rangs ;
Et quand l'un d'nous tomb'ra ,
L'aut' le remplacera !

EN CHOEUR.

Mes amis, etc.

(On entend la fusillade qui commence, ils sortent tous sous le commandement de Raimond et d'Adolphe.)

SCÈNE VIII.

ATKINSON.

Je avais tout perdu : mon portefeuille et mon bourse d'or... Le peuple il me aura tout ramassé. Dans le trouble, j'avais laissé tomber... J'étais ruiné pour toujours.... Que vois-je? Mon portefeuille et mon or aussi... (*Pendant tout ce monologue, on entend le bruit de la fusillade derrière la scène.*) Ils n'avaient pris que les armes!.. O grande peuple! ô grande nation!

Air *de Caleb.*

Oui, je t'admire, ô peuple magnanime,
Victorieux, mais calme, mais humain :
Ta force est grande, et pourtant d'aucun crime,
D'aucun excès tu ne souilles ta main.
Braves Français qu'des préjugés gothiques
Ne croyaient pas dign's de la liberté !
Ah ! vous avez tout's les vertus civiques,
Amour des lois, courage et probité.

(Il ramasse son portefeuille et sa bourse qu'il avait laissé tomber au moment où il a apporté des armes avec Raimond.)

SCÈNE IX.

COLOMBON, PRUNEAU, MERLIN, CHOEUR.

(On amène Colombon monté sur une pièce de canon, l'orchestre joue : *La victoire est à nous.*)

TOUT LE MONDE.

Honneur à Colombon, qui a pris une pièce de canon!

COLOMBON.

Oui! mes amis! honneur à moi, Jean Colombon, bâtoniste et pas faignant! j'ai pris la pièce c'est vrai, c'est beau, c'est superbe, je veux bien, puisque vous le dites; je suis un héros, pas plus. Mais vous, vous avez pris le caisson, c'est encore plus comique.

AIR : *Tra la la.*

Mon bâton (*bis*),
C'est à toi que j' dois mon r'nom!
Mon bâton (*bis*),
V'là les arm's de ma maison.
J'ai pris un' pièce de canon,
Vous avez pincé l' caisson :
Dans vot' caisson y a pas mal
De fourrag' pour mon cheval.
Mon bâton, etc.

Sur le nez, j'sais des gaillards
Qu' enlèv'nt des pièces de six liards;
Moi, bien mieux, rien qu'au bâton,
J'enlèv' des pièc's de canon.
Mon bâton,
Mon bâton,
C'est à toi que j' dois mon r'nom!
Mon bâton,
V'là les arm's de ma maison.

TOUT LE MONDE.

Vive Colombon!

COLOMBON.

Oui! vive moi! il n'y a pas de mal, je ne demande pas mieux. Mais avant tout : Vive la charte! vive la liberté!

TOUS.

Vive la liberté !

SCÈNE X.

LES MÊMES; RAIMOND, puis ADOLPHE.

RAIMOND, arrivant.

Amis, ce n'est pas assez de cette victoire... en ce moment, un combat affreux se livre devant l'Hôtel-de-Ville...

COLOMBON.

Toute l'ouvrage n'est pas faite! allons y avec ma musique?

ADOLPHE.

AIR *de la Parisienne.*

Enfans, une troupe servile
De sang veut inonder Paris.
On massacre à l'Hôtel-de-Ville
Et nos frères et nos amis.
Ah ! sous ses poudreuses arcades,
De l'ennemi bravons les fusillades,
En avant, marchons !
Prenons
Leurs canons.
A travers le fer, le feu des bataillons,
Vengeons nos camarades!

(Ils défilent en chantant en chœur, et emportent Colombon sur la pièce de canon.)

FIN DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

Le théâtre représente la rue ; à droite, la maison de Raimond ; au fond, des barricades composées de pavés et de tonneaux, parmi lesquels on distingue celui dans lequel Caffardin s'est caché.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERLIN, coiffé d'un czapka de lancier; PRUNEAU, coiffé d'un casque antique.

MERLIN.

Par ici, camarade!

PRUNEAU.

Attends donc! boulanger avec ses satanées barricades faut sauter comme des chèvres! nous v'là à la porte du père Raimond, un ancien qui est encore bon là... nous pouvons nous asseoir... as-tu quelque chose à manger?

MERLIN.

J'ai rien du tout... ah! si fait.

PRUNEAU.

Qu'est-ce que t'as?

MERLIN.

J'ai le ventre creux.

PRUNEAU.

T'es donc farceur, toi... eh! Patronet? Eh bien! j'ai quelque chose, moi! nous allons partager. (*Ils s'asseyent sur la barricade.*)

MERLIN.

Je veux bien, car j'ai pas démarré de la Grève, et n'y avait pas grand'chose à manger par là. Il n'y a que les canonniers qui nous envoyaient des pruneaux pas cuits...

PRUNEAU.

Et t'as rien attrapé, toi?

MERLIN.

Pas un chat...

PRUNEAU.

T'as eu du bonheur... et t'as pas eu peur?

MERLIN.

Moi? peur? moi François Merlin?.. peur?

AIR : *du Code et l'Amour.*

Pour le courage, à moi la pomme!
Le hasard, qui fait les héros
M'a taillé pour être un grand homme...

PRUNEAU.

Grand! c'est possible, mais pas gros!

MERLIN.

J'n'ai pas peur, mêm' quand on m'ajuste!
Car tu conviendras, mon cadet,
Qu'faudrait viser diablement juste
Pour me mettre un ball' dans l'mollet.

PRUNEAU.

Aimes-tu les pommes de terre brûlées, toi?

MERLIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PRUNEAU.

Tiens! en v'là, j'en ai plein ma poche.

MERLIN.

Çà? mais c'est des truffes!

PRUNEAU.

C'est ça des truffes?

MERLIN.

En nature, en pure nature.

PRUNEAU.

C'est ce légume-là qui a fait tant de mal à la nation... je veux pas que tu en manges.

(Il les lui retire.)

MERLIN, retenant les truffes.

Dis donc! dis donc! je ne suis pas du côté droit, moi, j'ai le ventre creux, fais donc attention.... et où donc que t'as eu ça...

PRUNEAU.

Ah! je te vas dire: hier, je m'en fus à l'Hôtel-de-Ville avec le père Raimond et les autres, quand j'ai vu qu'il y avait assez de monde pour faire le service, je m'en suis été avec Colombon, droit à l'archevêché qui est la caserne des jésuites, là où se tient l'état-major des grugeurs... car vois-tu? nous avions notre estomac qui battait la générale; nous ne sommes pas comme la France, nous, la restauration ne nous aurait pas nui.

MERLIN, tout en mangeant.

Je saisis parfaitement le calembourg que tu viens d'établir.

PRUNEAU.

Air : *de Marianne.*

Pour tâcher de prendre un potage,
Nous marchons sur l'archevêché;
Voilà qu'nous entrons dans la cage,
Mais le merle était déniché.
Nous cherchons bien...
Nous n'trouvons rien,
J'avais toujours un appétit de chien.
D'l'argent, faut voir,
Plein un tiroir,
Mais c'est pas ça que nous voulions avoir.
Faut jamais flétrir son service,
Aussi, tout ça fut respecté;
Aux chanoin's j'n'ai rien emporté
Qu'un d'leurs bonnets d'police.

(Il tire de sa poche un bonnet de tulle, garni de roses, et le montre à Merlin.)

MERLIN.

Çà chez les chanoines!... oh! les farceurs...

PRUNEAU.

Alors, moi, je cherchais toujours à trouver du solide; j'ai déniché un dindon... une pièce superbe, deux fois gros comme tu pourrait être.... Colombon était descendu à la cave; il ne s'embêtait pas lui, le tonnelier; et il nous a remonté d'un v'n... très-fameux à ce qu'il a dit.

MERLIN.

T'en as pas bu?

PRUNEAU.

Pas une goutte, parce que je bats la breloque facilement. Nous avons chiqué le dindon et j'ai mis les truffes dans ma poche, dont je te nourris actuellement...

MERLIN.

Et que tu as eu une bonne idée!...

PRUNEAU.

V'là un quelqu'un qui sort de chez le père Raimond... Tiens! c'est Julien! ah! ce brave garçon : il va mieux... il n'y a pas de mal.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIEN.

JULIEN, s'appuyant sur son fusil.

Bonjour! mes amis!

PRUNEAU.

Comment ça va-t-il?

JULIEN.

Mieux... Merci, mes amis... Dites-moi! la fusillade était du côté du Pont-au-Change ou de l'Hôtel-de-Ville.

MERLIN.

Oui, oui, ça chauffait par là...

JULIEN.

Encore des victimes!.. et mon père qui n'est pas rentré! et ma sœur qui est allée à sa recherche... et mon frère... ah! il m'aurait été impossible de rester au lit... mais je souffre... ce maudit coup de feu... Mais n'entends-je pas sa voix? oui, c'est lui.

(Il se jette dans les bras de Raimond.)

SCÈNE III.

JULIEN, RAIMOND, ATKINSON, MERLIN, PRUNEAU.

RAIMOND.

Mon Julien!... te voilà levé?

JULIEN.

Oui, oui, ma blessure n'est rien... mais vous?...

RAIMOND.

Je n'ai rien, grâce à Dieu! et à ce digne Anglais qui m'a secouru...

JULIEN.

Ah! monsieur! votre générosité....

ATKINSON.

J'avais fait mon devoir... je pouvais pas arriver à l'hôtel Meurice... où m'attendait Milady venue à Paris le mois dernier. J'étais me battre avec les autres... c'était absolument le même chose; et même j'étais encore plus content : oh! oui! j'étais très-satisfait.... le peuple parisien il avait acquis beaucoup dans l'estime du monde entier pour son belle conduite avec les piques, les bâtons et les broches...

RAIMOND.

Oui, sans doute, mais depuis deux jours combien de familles en deuil!.. voyez... mon Julien blessé... l'autre peut-être...

ATKINSON.

Oh! j'avais bien prévu le résultat... le souverain qu'il s'occupait beaucoup plus de la chasse que des affaires, il finissait toujours mal. En Angleterre on le dit depuis longtemps.

AIR : *Du baiser au porteur.*

Dans les bois tout le temps qu'il passe
Est perdu pour votre bonheur,
Ce prince il aime trop la chasse,
Je n'aime pas un roi chasseur,
Cet exercice endurcit trop le cœur;

Verser le sang avec indifférence,
Vous voyez où cela conduit!
C'est par le gibier qu'on commence;
C'est par le peuple qu'on finit.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, COLOMBON, ET PLUSIEURS HOMMES DU PEUPLE.

COLOMBON.

Nous voilà, nous voilà! père Raimond, n'ayez pas peur, ça va bien!... Vive la charte! vive la liberté! les Suisses ont battu en retraite et plus vite que çà... Ah! dame! nous en avons perdu de ce pauvre monde; heureusement que nous leur avons bien rendu le réciproque... Si mon bâton pouvait parler, vous verriez!...

RAIMOND.

Oui! tu t'es conduit comme un brave garçon; mais dis-moi donc ce qui s'est passé de ton côté.

COLOMBON.

Père Raimond! vous savez bien quand nous conduîmes ma pièce de canon à l'Hôtel-de-Ville.

RAIMOND.

Eh bien! je sais bien, j'y étais.

COLOMBON.

Moi et les camarades, nous nous dirigèrent sur l'archevêché qui est un fameux endroit pour le bon vin et autres agrémens, et ça nous a refaits un peu, car il y avait 36 heures que nous n'avions mangé... C'est long 36 heures, père Raimond, quand on n'a pas l'habitude de cette chose là et qu'on n'en fait pas son état; car enfin, n'est-ce pas? je suis tonnelier de profession, si je prends des canons, c'est par goût; mais c'est pas ma partie... (*A part*). Mon Dieu! mon Dieu! comment lui dire que son fils Antoine n'ose pas se présenter devant lui? (*haut*) Père Raimond! il y a une chose qui m'offusque au milieu de tout ça... Depuis deux jours, n'est-ce pas? nous nous

sommes brossés, comme de bons garçons.... nous n'avons pas trouvé les adversaires sur quoi nous comptions.

AIR : *Du premier prix.*

C'brav' rédacteur de la Gazette
Qui, d'puis un an charg' son fusil,
Et qui, chaque jour nous répète :
Nous s'rons là le jour du péril!
Oui! qu'du combat l'signal s'donne,
Et gare à vous, gens du commun!...
Nous paîrons tous de not' personne!....
(Changeant de ton.)
On n'en a pas vu la queue d'un.

PRUNEAU.

Oui, faites-moi le plaisir de me dire ous qu'ils étaient.

RAIMOND.

Cela ne doit pas te surprendre : les misérables capables d'attiser le feu de la guerre civile doivent être aussi lâches que perfides.

COLOMBON.

C'est vrai, père Raimond; ce sont ces gens là qui ont armé le fils contre le père, le frère contre le frère... aussi, ne faut pas en vouloir aux malheureux qui ont été trompés : est-ce pas, père Raimond, que si vous revoyiez là votre fils Antoine, vous l'embrasseriez de bon cœur?

RAIMOND.

Antoine! ne prononce jamais ce nom devant moi. Il a déshonoré son uniforme en tirant sur ses concitoyens, je ne l'aurais jamais fait.

COLOMBON.

Père Raimond, dans le temps que vous serviez c'était pas du tout la même chose, dans ce temps là le soldat n'allait pas ä confesse à raison de 40 sous par tête comme à présent... le soldat était parpayot, et il ne tirait que sur l'ennemi... on a changé tout ça...... Votre fils a son colonel, n'est-ce pas?... suivez bien la question.... ce chef est un chouan (une supposition) c'est pas sa faute, à votre fils, c'est pas lui qui a choisi son officier. Pour lors, ce chouan, il dit tout bas en lui-même : Oh! oh! minute! si je ne fais pas tirer sur ces gens là, ils vont encore me renvoyer à Coblentz, à Gand, ou

autres lieux où nous avons déjà logé et où c'qu'on n'est pas si avantageusement nourri qu'à Paris ; alors, il dit : Feu! le pauvre diable de soldat tire... le chouan est content et le soldat est vexé de ce qu'il a fait... Voilà... et vous auriez le cœur de le chasser?.. de ne plus le revoir?...

RAIMOND.

Laissez-moi.

LOUISE.

Mon père ! il avait reçu des ordres.

RAIMOND, avec indignation.

Des ordres !!!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Qu'import' qu'un chef se deshonore?
C'est un exempl' qu'on n' doit pas imiter.
A Waterloo, je m'en souviens encore,
Avec un chef j'aurais pu déserter.
Quand il passa dans la ligne ennemie
Pour mendier le prix de notre sang,
Seul il emporta l'infamie,
L'honneur demeura dans le rang.

(On entend des coups de feu.)

RAIMOND.

Encore du bruit! aux armes! mes enfans! à la barricade... rentre, ma fille!.. ne t'expose pas.

LOUISE.

O mon Dieu! quand tout cela finira-t-il?

SCÈNE V.

LES MÊMES, ADOLPHE, au haut de la barricade, PEUPLE.

ADOLPHE.

Victoire! victoire! amis! la cause de la patrie est gagnée... l'armée et le peuple ont fraternisé... les Tuileries sont à nous... le Louvre est pris; les traîtres sont en déroute...

RAIMOND.

Et mon drapeau?

ADOLPHE.

Le drapeau de Marengo et d'Austerlitz!... il est à sa place : il flotte sur la colonne : Vive la liberté!

TOUS.

Vive la liberté!

ADOLPHE.

Dans ce moment, on organise le gouvernement provisoire... Lafayette s'est mis à la tête de la garde nationale parisienne.

RAIMOND.

Lafayette!.. nous sommes sauvés... mais comment? en trois jours, nous aurions reconquis une liberté pour laquelle nous luttons depuis 40 ans... cela se peut-il?... n'est-ce point un rêve?..

ADOLPHE.

Non, monsieur Raimond! non! c'est une réalité...

RAIMOND.

Mais à qui donc devons-nous le bienfait de ces grandes journées?

ADOLPHE.

A la bravoure du peuple, au courage, à l'intrépidité des enfans de Paris.....

ATKINSON.

Oui! grande nation!... je l'ai dit! le monde entier et surtout l'Angleterre répètera aussi comme moi! Grande nation!

PRUNEAU.

Oui! mais vous ne dites pas tout! nous nous avons battus, c'est vrai; mais ce brave jeune homme là, c'est lui qui nous prêchait d'exemple... c'est lui qui nous a aidés à prendre le Louvre! *(Embrassant Adolphe avec force.)* O brave Ecole polytechnique!.... Va, il y a de bons enfans là-dedans. Vive l'Ecole polytechnique!

TOUS.

Vive l'École polytechnique!

ADOLPHE.

Ah! mes amis, si je suis fier de ce témoignage d'estime, c'est pour la noble Ecole à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir : son appui ne pouvait faillir à la cause nationale. Mais dans nos rangs n'avez-vous pas remarqué d'intrépides jeunes gens qui ont aussi bien mérité de la patrie? Ceux-là, mes amis, ce sont les élèves des Ecoles de droit et de médecine, de l'Ecole des beaux-arts. Honneur, honneur à eux!

TOUS.

Honneur, honneur aux Ecoles!

PRUNEAU.

Ah! c'est vrai...; encore de fameux lapins, ceux-là!

ADOLPHE.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ils ont des droits à la reconnaissance,
Car dans ces jours de gloire et de douleur,
Toutes les écoles de France
Ont rivalisé de valeur.
O mon pays il faut qu'on t'en informe!
Quel sang, quels soins n'ont-ils pas prodigués;
S'ils ont été moins distingués
C'est qu'ils n'avaient pas d'uniforme.

(Pendant ce couplet, Pruneau est monté sur une barricade, et, à la fin, il descend vivement en criant.)

PRUNEAU.

Oh, eh! dites donc, v'là l'général La Fayette qui vient par ici.... Il est à pied comme un simple particulier, comme un homme ordinaire.

ADOLPHE.

Allons au-devant de lui.

(Adolphe sort avec quelques hommes.)

RAIMOND, montrant la droite.

Amis, c'est par-là qu'il vient; enlevons, enlevons les barricades... Plus d'obstacles sur le chemin de la liberté!

TOUS.

Vive le général La Fayette!

(On enlève les barricades; on amène sur le devant de la scène plusieurs tonneaux, parmi lesquels se trouve celui où est caché Caffardin.)

COLOMBON.

Dites donc, en v'là un où il y a quelqu'un.

CAFFARDIN, sortant du tonneau.

Vive la liberté!

RAIMOND.

M. Caffardin.

CAFFARDIN.

Vive la liberté!

RAIMOND.

Oui, vive la liberté qui va faire rentrer dans le néant les tartuffes, les jésuites, les lâches et les déserteurs.

CAFFARDIN.

Au fait, mes amis... Il y a assez long-temps qu'on nous opprimait.

RAIMOND, *à part.*

Les misérables! voilà comme ils sont tous. *(Haut.)* Et pourquoi donc avoir attendu jusqu'à présent pour défendre cette cause?

CAFFARDIN.

Eh! mon ami, que vouliez-vous que je fisse?

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Malgré mon ardeur héroïque
Dans c' tonneau, je n'voyais pas clair,
Et puis j'étais dans cett' barique
La tête en bas, les pieds en l'air.

RAIMOND.

C'est un avertiss'ment céleste;
Oui, le ciel est enfin pour nous,
Puisque la victoire nous reste,
Et qu'les jésuit's sont sans d'ssus d'ssous.

CAFFARDIN, *d'un air sentimental.*

Ce bon La Fayette !... quels souvenirs ça me rappelle ! Il y a pourtant quarante ans !

RAIMOND, *furieux.*

Vous me faites souffrir.... Allez-vous-en, allez-vous-en, misérable !

CAFFARDIN.

Moi?

RAIMOND.

Oui, c'est vous, ce sont vos pareils qui ont fait couler le sang de nos enfans...

TOUT LE MONDE.

A bas, à bas les jésuites !

CAFFARDIN, *sortant, hué par la foule.*

Vive la liberté !

SCÈNE VI.

TOUT LE MONDE, excepté CAFFARDIN.

RAIMOND.

Amis, vous n'avez pas ma vieille expérience. Voilà les hommes dont il faut encore nous défier, car tous les moyens leur sont bons pour ressaisir leurs places. Je suis sûr qu'il prend déjà le chemin du gouvernement provisoire. Ils sont si rampans ces hommes de la congrégation.

COLOMBON.

Père Raimond, faut espérer que ça n'arrivera pas.... On sait bien que ces gens-là cherchent toujours à s'insinuer... Je vas vous dire un moyen d'empêcher ça... Me v'là, moi et tous les amis. C'est le peuple, n'est-ce pas ? Vous, père Raimond, vous êtes l'armée, censé; vous, monsieur Adolphe, vous êtes la partie instruite de la nation, censé. Eh bien! serrons-nous tous ensemble, soyons bien unis; là, comme ça.... *(Ils se donnent tous le bras)*, A présent, je défie aux jésuites de pénétrer, d'autant plus que je suis là..., et que j'ai mon bâton.

VAUDEVILLE FINAL.

COLOMBON.

Air : *Gai, gai, mariez-vous.*

Non, non, donnons-nous l'bras,
Qu' notr' alliance
Sauv' la France;
Non, non, donnons-nous l'bras
Les Jésuit's ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc....

COLOMBON.

Après nos glorieux travaux,
S'ils revenaient, ces transfuges,
Nous aurions au lieu de juges
Des prévôts et des bourreaux ?
Non, non, donnons-nous l'bras !

Qu'on bénisse
La justice;
Non, non, donnons-nous l'bras!
Les prévôts ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

RAIMOND.

Nous r'verrions ces noirs Judas
Envahir les ministères
Et doter les séminaires
Aux dépens d'nos vieux soldats?
Non, non, donnons-nous l'bras!
Plus d'ces ministres
Sinistres!
Non, non, donnons-nous l'bras!
Les traîtres ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

LE GARDE NATIONAL.

Quoi! nous r'verrions désormais
Ces gendarm's patibulaires
Dont les sabres mercenaires
N'ont versé qu'du sang français?
Non, non, donnons nous l'bras!
Vils gendarmes!
Bas les armes!
Non, non, donnons-nous l'bras!
Les gendarm's ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

ATKINSON.

Pour chaqu' croyanc' plus d'tracas,
Et la procession qui passe
Ne forc'ra plus sur la place
Le Juif à mettr' chapeau bas.
Non, non, donnez-vous l'bras,
Qu'la tolérance
Règne en France;
Non, non, donnez-vous l'bras!
Les tartuff's ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

ADOLPHE.

Plus de censeurs infernaux,
Gendarmes de la pensée,
Que leur horde soit chassée !
Plus d'baillons pour les journaux.
Non, non, donnons-nous l'bras,
L'imprim'rie
Est affranchie;
Non, non, donnons-nous l'bras
Les censeurs ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

L'APPRENTI

Aux sottis's du spirituel
La raison va mett' des bornes,
Et les frères à trois cornes,
N'enfonc'ront plus l'mutuel.
Non, non, donnons-nous l'bras,
Plus d'férule
Ridicule,
Non, non, donnons-nous l'bras !
Les fouetteurs ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

UN JEUNE BOURGEOIS.

Gens de la congrégation,
Dans vot' systèm' déplorable,
Molièr' s'rait un misérable ?
Talma s'rait un histrion ?
Non, non, donnons-nous l'bras !
Qu'on les traîne
Sur la scène !
Non, non, donnons-nous l'bras !
Les Boudet ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

LOUISE.

Chansonniers d'tous les partis !
Fidèl's à votre principe,
Chant'rez-vous la Saint-Philippe,

Vous qui chantiez la Saint-Louis?
Non, non, donnons-nous l'bras!
Plus d'hommage
A tant la page.
Non, non, donnons-nous l'bras?
Les girouett's ne reviendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

PRUNEAU.

Si l'trôn' courait quelqu'danger,
Le défend' c'est nous qu'ça regarde;
Nous somm's sa meilleure garde,
Plus d'uniforme étranger.
Non, non, donnons-nous l'bras,
Qu'on les berne
Jusqu'à Berne!
Non, non, donnons-nous l'bras!
Non! les Suiss's ne reviendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

JULIEN.

Amis, partout j'ai couru,
Je n'ai pas vu d'robe noire;
Depuis que l'coq chant' victoire,
Les dindons ont disparu.
Bon, bon, donnons-nous l'bras,
Qu'on les escorte
A la porte!
Bon! bon! donnons-nous l'bras!
Les dindons ne r'viendront pas.

EN CHOEUR.

Non, non, etc.

FIN.



LA NUIT ORAGEUSE.



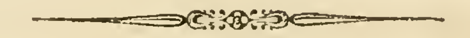
LA NUIT ORAGEUSE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

MM. P. SIMON ET LÉDO;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE DUNKERQUE, LE 9 MARS 1826.



DUNKERQUE.

IMPRIMERIE DE VEUVE WEINS,

RUE DES PIERRES, N.° 46.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DELORME, marchand de bois.	M. Alfred.
HORTENSE, sa nièce, élevée par M.me Guillaume.	M.me Alfred.
MATHIEU-LAMBERT.	M. Desonville.
M.me GUILLAUME, veuve.	M.me Lebel.
SUZETTE, sa filleule.	M.elle Corrège.
MOLNARI, chanteur célèbre.	M. Boccage.

La scène se passe dans une maison isolée de la forêt de Sénars.



Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 15 février 1826.

Par ordre de son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,
COUPART.

LA

NUIT ORAGEUSE.

Le théâtre représente une maison rustique ; à droite du spectateur, une croisée donnant sur la forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

M.me GUILLAUME, entrant, une lettre à la main.

Non, jamais nouvelle ne me surprit tant et ne me fut plus agréable! *(Elle appelle.)* Suzette, Suzette.... J'en crois à peine un si doux espoir! *(Elle appelle de nouveau.)* Suzette, Suzette.... Comment! dans une heure, dans un instant, je vais revoir, serrer dans mes bras cette chère Hortense, à qui je servis de mère lorsqu'elle perdit la sienne.... Que je me propose de bonheur! *(Elle appelle plus fort.)* Suzette, Suzette....

—

SCÈNE II.

M.me GUILLAUME, SUZETTE, *accourant.*

SUZETTE.

Plaît-il, ma marraine?

M.me GUILLAUME, *avec humeur.*

Ce qu'il me plaît? Il ne me plaît pas du tout de vous appeler dix fois avant que vous répondiez.

SUZETTE.

C'est que j'étais occupée....

M.me GUILLAUME.

Il s'agit bien d'être occupée, il faut tout renverser dans la maison.

SUZETTE.

Tout renverser!

M.me GUILLAUME.

Je veux dire tout arranger.

AIR :

Sachez que Monsieur Delorme
Vient ce soir; rangez partout;
Cette lettre m'en informe,
Préparez tout avec goût.
Il m'amène mon Hortense :
Quel plaisir de la revoir!
Allons, faites diligence,
Pour les bien recevoir.
Qu'au potager,
Au verger,

Dans la cour,
Dans le four,
Tout soit pris,
Tout soit mis
En salmis,
En rôtis;
Soit pigeons,
Soit dindons :
Épluchez,
Embrochez;
Que mon vin
Le plus fin
Soit servi
Et suivi
De liqueur
Dont le cœur
Délecté
Soit flatté.
Vîte, allons,
Dépêchons,
Car je perds patience.

SUZETTE.

Ah! je conçois.....

M.me GUILLAUME.

Eh! non, vous ne concevez pas, vous ne concevrez jamais combien cette nouvelle me cause de plaisir! Allons, vîte à la besogne; mais non, restez plutôt ici, je vais m'assurer moi-même de ce que je pourrai offrir de plus délicat à nos voyageurs. *(Elle sort.)*

SCÈNE III.

SUZETTE, seule.

Par ma foi, ma marraine, je puis dire que je ne vous ai jamais vue comme çà... Un peu plus

encore, et la tête.... c'est qu'elle aime tant cette demoiselle Hortense qu'elle a élevée jusqu'au moment où Monsieur Delorme, ce gros marchand de bois de Paris, la retira d'ici pour la mettre en pension. Je crois même qu'elle ne l'a pas revue depuis.... Mais il est inutile, sans doute, de les attendre aujourd'hui. Ils ne se seraient pas exposés à traverser une forêt comme la forêt de Sénars, à l'heure qu'il est. C'est égal, arrangeons tout comme s'ils devaient arriver. *(On entend frapper.)* Justement les voici : On y va, on y va! *(Elle va ouvrir.)*

SCÈNE IV.

SUZETTE, MATHIEU-LAMBERT.

SUZETTE, effrayée.

Ah! quelle horreur!

MATHIEU-LAMBERT.

Comment, quelle horreur? Eh! que voyez-vous donc de si horrible en me voyant? Est-ce d'aujourd'hui que vous me voyez? répondez, petite, répondez.

SUZETTE.

C'est sûrement d'aujourd'hui, Monsieur, que je vous vois à une pareille heure.

MATHIEU-LAMBERT, tirant sa montre.

En effet, il est tard. Huit heures et demie.

SUZETTE.

Comment avez-vous osé traverser la forêt, par une nuit aussi obscure?

MATHIEU-LAMBERT.

Eh! l'amour dont je brûle pour ta belle marraine! Mais tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer?

SUZETTE.

Je ne ne dis pas çà.

MATHIEU-LAMBERT.

Non, tu ne le sais pas! que je te l'apprenne.

DUO :

D'abord, mon enfant, quand on aime,
On est.... tout je ne sais comment;
On éprouve un plaisir extrême
Qui nous cause.... un certain tourment.
L'amour nous fait tourner la tête....
On brûle, on tremble, on est.... tout bête....

SUZETTE.

Vous aimez donc bien tendrement?

MATHIEU-LAMBERT, avec feu.

J'aime considérablement.

SUZETTE.

Non, ce n'est pas là comme on aime.

MATHIEU-LAMBERT.

Parbleu! je m'y connais vraiment,

SUZETTE.

Non, non, non, non, assurément,
Ce n'est pas ainsi que l'on aime.

MATHIEU-LAMBERT.

Parbleu! je m'y connais vraiment,
Et c'est bien ainsi que l'on aime.

SUZETTE.

Quand l'amour s'annonce à notre âme,
Tout est plaisir, tout est bonheur ;
Il nous anime, il nous enflamme,
Le chagrin même a sa douceur.
Loin de l'objet de sa tendresse
Tout prend un voile de tristesse,
Et si l'amant tarde à venir....
Vîte on en perd le souvenir.

MATHIEU-LAMBERT.

Ce n'est pas du tout çà, petite,
Il faut des pleurs, de la fureur :
Un amant que l'amour agite,
Parle de se percer le cœur.

SUZETTE.

D'aimer, c'est la manière antique,
Toute fillette le dira :
Sachez bien qu'un amant gothique
Déplaît, et toujours déplaira.

MATHIEU-LAMBERT.

J'ai cinquante ans d'expérience.

SUZETTE.

Ma foi, c'est beaucoup trop, je pense.

MATHIEU-LAMBERT.

Voilà déjà trente-deux ans
Qu'eut lieu ma première amourette.

SUZETTE.

Quand on a servi si longtemps
On doit songer à la retraite.

MATHIEU-LAMBERT.

D'amour je suis toujours brûlant.

SUZETTE.

Vous êtes un homme étonnant !

MATHIEU-LAMBERT.

On peut compter sur ma constance.

SUZETTE.

Ah! je vous crois, en conscience.

MATHIEU-LAMBERT.

Je sens que j'aimerai toujours.

SUZETTE.

Ce n'est plus le temps des amours.

MATHIEU-LAMBERT.

Je veux à la tendresse
Offrir mes derniers jours.

SUZETTE.

Laissez pour la jeunesse
Les ris et les amours.

MATHIEU-LAMBERT.

Ce n'est point un amour que j'éprouve pour M.me Guillaume, ce n'est point une passion, c'est....

SUZETTE.

Mondieu! Qu'est-ce que c'est donc?

MATHIEU-LAMBERT, avec emphase.

C'est.... c'est aujourd'hui sa fête.

SUZETTE, avec malice.

Vous croyez?

MATHIEU-LAMBERT.

Dis donc que j'en suis sûr.

SUZETTE.

Moi, je crois que vous vous trompez.

MATHIEU-LAMBERT.

Me tromper! moi qui lis dans les astres sans lunette!

SUZETTE, avec un faux étonnement.

Bah oui! à votre âge?

MATHIEU-LAMBERT.

Sans télescope.

SUZETTE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que çà?

MATHIEU-LAMBERT, s'animant.

Qui découvre, à l'œil nu, Vénus, le Capricorne....

SUZETTE.

Le Capricorne!

MATHIEU-LAMBERT.

La Grande-Ourse.

SUZETTE.

Et la Grande-Ourse!

MATHIEU-LAMBERT.

Et le Scorpion.

SUZETTE.

Et le Scorpion!

MATHIEU-LAMBERT.

Oui, petite, je suis de cette force-là... Savez-vous comment je me nomme?

SUZETTE.

Mathieu-Lambert.

MATHIEU-LAMBERT.

Savez-vous que c'est presque Mathieu-Laensberg?

SUZETTE.

Il n'y a presque pas de différence. Vous faites peut-être aussi des almanachs?

MATHIEU-LAMBERT.

Non, je n'en fais pas, mais j'en lis considérablement et je puis me vanter de savoir quel jour je vis. (*Tirant un almanach de sa poche.*) Tiens, lis, et vois si c'est demain S.te Barbe.

SUZETTE.

Je ne sais pas lire.

MATHIEU-LAMBERT.

Tu ne sais pas lire! ah! pleure, désole-toi!

SUZETTE.

Ma foi, non, je ne veux pas pleurer pour çà.

Air : *Ah! mon Dieu quelle différence* (Lulli et Quinault).

Qui, moi, pleurer, vous voulez rire?
Tous ces auteurs que vous lisez,
Toujours en butte à la satire,
Sont souvent traités d'insensés.
On accuse l'un d'en trop dire,
L'autre de n'en pas dire assez.

Ma science est de savoir lire
Dans des regards embarrassés,
Le doux sentiment que j'inspire
A tous les cœurs que j'ai blessés.
L'amour aurait soin de m'instruire
Si je n'en savais pas assez.

MATHIEU-LAMBERT.

Je sais fort bien que c'est la science des petites filles. Mais ne pas savoir lire! que de belles choses

tu ignoreras toujours! la lecture est de tous les délassemens le plus aimable, la consolation la plus douce. Ai-je une peine, un souci, je vais à ma bibliothèque, j'en retire une étrenne mignonne ou un Mathieu-Laensberg, j'essaie de m'élever jusqu'à ce grand astronome, et mes nuages se dissipent devant une comète à queue, une éclipse de soleil, ou l'annonce d'un tremblement de terre.... Ah! c'est un phénomène que l'influence de la lecture sur moi!.... Mais j'entends madame Guillaume. Vîte, à l'écart : il n'y pas de fête bien souhaitée sans surprise.

(Il se cache).

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M.me GUILLAUME.

M.me GUILLAUME.

Suzette, ils n'arrivent pas. Je suis d'une inquiétude!

SUZETTE.

A vous dire vrai, ma marraine, je ne suis pas non plus très-tranquille; au milieu d'une forêt, par le temps qu'il fait.

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Aimable intérêt!

M.me GUILLAUME.

Enfin, tout est prêt et le couvert sera bientôt mis.

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Le couvert! l'attention est délicate!

M.me GUILLAUME.

Si quelque fâcheux accident....

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Sollicitude délicieuse!

M.me GUILLAUME.

Nous veillerons, Suzette, jusqu'à ce qu'il ne soit plus permis d'espérer.

MATHIEU-LAMBERT, à part.

C'est trop troubler son repos. (*S'avançant.*) Permettez....

M.me GUILLAUME.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

MATHIEU-LAMBERT, présentant son bouquet.

Vous le voyez, un bouquet composé pour votre fête.

M.me GUILLAUME.

C'est affreux, Suzette!

MATHIEU-LAMBERT.

Comment affreux?

M.me GUILLAUME.

Pourquoi ne pas m'avoir dit qu'il y avait quelqu'un? J'éprouve un saisissement....

MATHIEU-LAMBERT.

Inappréciable émotion! J'ai réussi au-delà de mes désirs.

Air : *Je suis heureux en tout, Mademoiselle.*

Ainsi qu'on voit partout en Sibérie,
Tulipe jolie,
Et rose fleurie
Naître le matin,
Dans mon jardin,
La riante Pomone
A pleines mains donne
La fraîche anémone
Et le doux jasmin.
Après je ne fais qu'un saut,

SUZETTE.

Sot.

MATHIEU-LAMBERT.

Pour cueillir le serpolet.

SUZETTE.

Laid.

MATHIEU-LAMBERT.

Ce don parfait en tout point,

SUZETTE.

Point.

MATHIEU-LAMBERT.

Vous faire sourire, il suffit.

SUZETTE.

Fi !

MATHIEU-LAMBERT.

Ainsi qu'on voit partout en Sibérie,
Tulipe jolie
Et rose fleurie
Naître le matin,
Dans mon jardin,
La riante Pomone
A pleines mains donne
La fraîche anémone
Et le doux jasmin.

SUZETTE et M.me GUILLAUME.

Laissez vos fleurs et votre Sibérie,
Voulez-vous qu'on rie
De votre folie
Jusques à demain ?
De son jardin,
Que l'aimable Pomone
Pour d'autres vous donne
La fraîche anémone
Et le doux jasmin.

M.me GUILLAUME.

Pour Dieu, Monsieur, dites franchement si vous avez perdu la tête et ce que cela signifie.

MATHIEU-LAMBERT, d'un air de satisfaction.

Cela signifie que c'est demain votre fête, et que j'ai pris la confiance de vous la souhaiter.

M.me GUILLAUME, avec humeur.

Parbleu! vous nous la donnez bonne!

MATHIEU-LAMBERT.

Je vous la souhaite purement et simplement.

SUZETTE.

Oh! oui, très-simplement.

M.me GUILLAUME.

Vous êtes venu trop tard. Une autre fois....

MATHIEU-LAMBERT.

Comment, une autre fois?

M.me GUILLAUME.

Oui, l'année prochaine....

MATHIEU-LAMBERT.

Il me semble, Madame, que vous me renvoyez aux calendes grecques: je ne conçois pas....

SUZETTE, avec impatience.

Rien n'est pourtant plus clair.

MATHIEU-LAMBERT.

Pas clair du tout, pas clair du tout.

SUZETTE, lui criant à l'oreille.

Quand on vous dit que la fête de ma marraine est passée.

MATHIEU-LAMBERT.

Pas possible!

M.me GUILLAUME.

Eh! si, c'est possible, quand on vous le dit.

MATHIEU-LAMBERT.

Madame, je puis vous confondre, j'ai l'autorité en poche.

SUZETTE.

Voyons l'autorité.

MATHIEU-LAMBERT, feuilletant un almanach.

Parbleu! je ne suis pas fou : demain sainte Barbe. C'est bien çà, je crois?

M.me GUILLAUME, avec ironie.

Voyez, voyez l'autorité!

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Ouf! quelle école, j'ai pris un almanach de 1740.... *(Haut.)* Je ne puis vraiment concevoir comment j'ai pu commettre....

M.me GUILLAUME.

Qui ne se trompe pas? Songeons plutôt....

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Au souper, sans doute.

M.me GUILLAUME.

A l'heure qui s'avance, et au danger qu'il y aurait à vous remettre trop tard en route.

MATHIEU-LAMBERT.

Je ne suis pas peureux de mon naturel.

M.me GUILLAUME.

On parle tant de voleurs!

SUZETTE.

Oui, la forêt n'est pas sûre.

MATHIEU-LAMBERT.

Je ne crains personne... (*A part.*) quand je sors de table.

M.me GUILLAUME, avec un faux intérêt.

Ne différez pas d'un instant.

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Me renverrait-on comme je suis venu? belle fête, ma foi!

SUZETTE.

Nous ne serons tranquilles que lorsque vous serez bien loin.

M.me GUILLAUME.

Partez, cher ami, partez vite.

MATHIEU-LAMBERT, à part.

Cher ami! La traîtresse!

M.me GUILLAUME.

Air de M. Vautour.

Sauvez-vous en homme prudent.

SUZETTE.

Entendez-vous la pluie?

M.me GUILLAUME.

Qui se mêlant
Au bruit du vent,
Augmente à chaque instant?

MATHIEU-LAMBERT.

Calmez votre frayeur.
A part. J'ai bien plus faim que peur.

M.me GUILLAUME.

Conservez, je vous prie,

SUZETTE.

Une si belle vie.

M.me GUILLAUME.
SUZETTE. } Partez vîte, au revoir,

M.me GUILLAUME. { Mon cher Mathieu, bonsoir.
SUZETTE. { Monsieur Mathieu, bonsoir.

MATHIEU-LAMBERT, à part.

C'est une chose qui n'a pas d'exemple! *(Haut.)* Bonsoir donc, Mesdames, puisque vous le voulez.

M.me GUILLAUME.

Bonsoir, monsieur Mathieu.

SUZETTE.

Bonne nuit, monsieur Mathieu.

MATHIEU-LAMBERT.

C'est bien par obéissance, je vous jure. Ne sentez-vous pas?....

SUZETTE, le conduisant vers la porte.

Nous ne sentons rien.

MATHIEU-LAMBERT, revenant sur ses pas.

Ah! j'oubliais mon parapluie.

SUZETTE, à part.

La peste d'homme! *(Haut.)* Vous n'aviez pas de parapluie.

MATHIEU-LAMBERT, avec un faux étonnement.

Tu crois que je n'avais pas de parapluie? il me semble cependant...c'est que je n'en avais pas... *(A part.)* Quelle odeur de cuisine! *(Haut.)* Je suis bien votre serviteur. *(Il sort en murmurant.)*

SCÈNE VI.

M.me GUILLAUME, SUZETTE.

SUZETTE.

Quel homme! et quelle envie il avait de souper avec vous!

M.me GUILLAUME.

En tout autre moment je l'eusse engagé. Venir d'une lieue pour me souhaiter la fête, et s'en retourner sans avoir rien pris!

SUZETTE.

Qu'il prenne ses jambes, courre, et ne revienne de longtemps.

M.me GUILLAUME.

Comme tu parles d'un homme qui veut m'épouser ! Mais je n'ai pas envie de rire....

SUZETTE.

Vous avez tort; je ne les attendrais plus, soyez sûre qu'il n'arriveront que demain.

M.me GUILLAUME.

La lettre de M. Delorme dit positivement aujourd'hui. Écoute plutôt. (*Elle lit la lettre.*)

« Une coupe de bois importante se faisant dans vos environs, j'ai voulu donner à Hortense le plaisir de vous embrasser : demain « jeudi, 9 du courant, nous serons près de vous, etc. »

Tu vois!

SUZETTE, prêtant l'oreille.

Ma marraine! je viens d'entendre quelque chose.... comme le pas d'un cheval.... Oui, oui, je ne me trompe pas.

M.me GUILLAUME, avec émotion.

Cours ouvrir, qu'ils n'attendent pas. Le cœur me bat d'une force! Vîte, Suzette!

SCÈNE VII.

M.me GUILLAUME, M. DELORME, HORTENSE.

DELORME, en dehors.

Prenez soin du cheval, remisez le cabriolet, et fermez bien les portes.

HORTENSE, entrant la première.

Ma bonne madame Guillaume, que je vous embrasse!

M.me GUILLAUME.

Ma chère Hortense!

DELORME, entrant tout essoufflé.

Ouf! J'ai bien cru que vous ne la reverriez pas! Diable de voyage!

M.me GUILLAUME.

Que vous est-il arrivé?

DELORME.

J'ai pensé que nous n'arriverions jamais.... Un temps épouvantable, une nuit sombre comme l'enfer, du tonnerre, des éclairs, des brigands!...

M.me GUILLAUME.

Des brigands !

HORTENSE, souriant.

Eh ! non, ma chère amie : tout bonnement un vieux chêne bien respectable dont les feuilles, agitées par le vent, ont effrayé et mon oncle et le cheval.

DELORME.

Je vous dis que c'était un brigand, et il n'était pas seul.

HORTENSE.

Je sais bien, mon oncle, que la peur grossit les objets, mais elle ne devrait pas les changer au point de faire prendre tous les arbres d'une forêt pour des voleurs de grands chemins.

M.me GUILLAUME.

C'est un peu fort !

HORTENSE, riant.

C'est comme je vous le dis.

DELORME.

Vous riez, et vous n'êtes qu'une folle, qui n'avez pas un instant connu le danger dans lequel nous étions. *(Avec effroi)*. Hein ! qui frappe?

M.me GUILLAUME.

Personne.

DELORME.

Je ne suis pas sourd, j'ai certainement entendu....

HORTENSE, avec malice.

Eh ! non, vous n'avez rien entendu.

DELORME.

Vous le voulez. Vous concevez bien, ma chère madame Guillaume, que nous n'arriverions pas à cette heure, si nous ne nous fussions perdus dans la forêt. Je ne suis pas dans l'usage de voyager de nuit.

HORTENSE.

Je doute même que le goût vous en prenne.

DELORME.

Vous n'êtes qu'une étourdie; et, puisque je dois le dire, je n'ai pas craint un moment pour moi, mais pour vous, tête trop légère. (*Avec bonhomie, à M.me Guillaume.*) Vous concevez ma position; seul, au beau milieu d'une forêt, par un temps épouvantable, n'ayant que mon courage pour défendre cette jeune personne contre l'audacieuse attaque de quelque chef de brigands, je devais trembler....

HORTENSE.

Vous trembliez sûrement, et pour deux!

DELORME.

Pour vous seule, et vous me connaissez mal. Au reste, parlons d'autre chose, de vous, ma chère. Toujours la même?

M.me GUILLAUME.

Oui, du côté du cœur; mais les années....

DELORME.

Bah ! les années ! vingt-cinq ans de plus ou de moins....

M.me GUILLAUME.

Pour une femme ! il est vrai qu'au village....

Air : *Fidélio.*

L'air pur, le doux calme des champs,
Charment, prolongent la jeunesse ;
L'envie et l'intrigue, en tout temps,
A Paris, hâtent la vieillesse.
Nous savons borner nos désirs ;
Vous, au sein de tous les plaisirs,
Heureux, vous désirez encore !
Lorsque le chagrin vous dévore,
Tout n'offre ici que des douceurs ;
Et je ne vois verser de pleurs
Que ceux qu'à son lever laisse couler l'aurore.

DELORME.

A la ville aussi bien qu'au village, les années laisseraient moins de traces après elles, si l'on savait mieux tenir tête aux événemens.

Air : *Je me défais de la fortune.*

L'arbre est battu par la tempête,
L'homme est en butte aux coups du sort ;
L'un ploie et relève sa tête,
Et l'autre cède au moindre effort.
Le chêne traverse les âges,
Quand nous succombons à l'ennui :
Comme lui, bravons les orages,
Et nous vieillirons comme lui.

HORTENSE.

Qu'on dise maintenant que mon oncle n'est

pas un philosophe distingué. C'est dommage que le chêne qui traverse les âges lui fait peur quand il traverse la forêt.

DELORME, à M.me Guillaume.

Faites-nous souper, ou je ne suis plus de force.

M.me GUILLAUME.

Oui, soupons. (*Elle appelle.*) Suzette! Suzette!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SUZETTE.

SUZETTE.

Me voici, ma marraine.

M.me GUILLAUME.

Qu'on serve à l'instant.

DELORME.

Oui, qu'on serve chaud, je n'aurai jamais fait plus d'honneur à un bon repas. (*On entend le tonnerre*). Hein! des éclairs, du tonnerre! Il n'y a donc pas moyen d'être tranquille?

M.me GUILLAUME.

Je crains que nous n'ayons une mauvaise nuit.

DELORME.

J'en ai grand'peur moi-même.

M.me GUILLAUME.

A table! En soupant, nous oublierons l'orage.

HORTENSE, gaîment.

Sans doute, à table! Voudriez-vous, mon oncle, nous laisser croire....

DELORME.

Je ne veux pas vous laisser croire, vous croyez toujours.... *(L'orage augmente.)* Je dis que voilà un coup qui peut compter! Qu'en pensez-vous, Mesdames?

M.me GUILLAUME, riant.

Je suis sourde.

DELORME

Êtes-vous aveugle? avez-vous vu cet éclair? il m'a brûlé les yeux.

M.me GUILLAUME, à Hortense.

Tâchons de le distraire. Allons, en place: toi, Hortense, à ma gauche, près du cœur; monsieur Delorme, à ma droite *(On s'assied)*. Que vous servirai-je? la cuisse, ou l'aile?

DELORME.

Comme vous voudrez; pour l'honneur que je ferai maintenant au souper....

M.me GUILLAUME.

Avec un peu de sauce? *(Le tonnerre et les éclairs redoublent.)*

DELORME, tremblant.

Quel vacarme!.... Oui, avec un peu de sauce.

M.me GUILLAUME.

Et toi, Hortense?

HORTENSE.

Cela m'est égal; le vent, la pluie, la peur, tout cela me donne un appétit....

DELORME.

Diable m'emporte, si cela me fait cet effet là!

M.me GUILLAUME.

Comment le trouvez-vous? tendre, n'est-ce pas?

DELORME, sautant sur son fauteuil.

Parbleu! voici un coup qui ne l'est guère.

SUZETTE, à M. Delorme.

Si je vous versais un verre de vin?

DELORME, d'un air troublé.

Oui, mon enfant, verse. J'ai chaud, j'ai soif, très-soif. (*Il boit.*) Entendez-vous l'eau? comme elle tombe!...

HORTENSE.

L'orage s'éloigne, ce n'est plus rien.

DELORME.

Joliment! l'entendez-vous? (*Le tonnerre tombe avec fracas*). Je suis mort! (*Tout le monde se lève et pousse un cri; Delorme reste pétrifié sur son fauteuil. Après un moment de silence, reculant d'effroi*). Il est, je crois, tombé dans mon assiette!...

SUZETTE, riant.

Ah! ah! ah! dans votre assiette! Je vais vous

en donner une blanche. Ah! ah! ah! c'est trop drôle!

M.me GUILLAUME, un peu émue.

De bonne foi, j'ai eu peur; et toi, Hortense?

HORTENSE, de même.

Je ne le croyais pas si près.

DELORME, se levant de table.

Vous convenez donc maintenant qu'il y avait du danger? Je le savais bien, moi. Je dirais à une minute près quand il va tomber? (*D'un air inquiet.*) Le croyez-vous loin?

SUZETTE.

Oh! très-loin.

DELORME.

Ma foi qu'il aille. Il a dû être terrible pour m'effrayer à ce point, car je ne suis pas homme à trembler pour peu de chose. Vous êtes sûr qu'il est très-loin?....

SUZETTE.

C'est une affaire finie. (*On frappe rudement en dehors*).

DELORME, avec effroi.

En voici bien d'une autre! on enfonce à présent la porte.

M.me GUILLAUME.

C'est le vent.

SUZETTE.

C'est la pluie.

DELORME, en colère.

C'est le diable! (*On frappe plus fort*). Entendez vous, maintenant?

HORTENSE.

Oui, très-distinctement.

M.me GUILLAUME.

C'est peut-être quelque voyageur égaré que l'orage aura surpris.

SUZETTE.

Ma marraine, si j'allais ouvrir?

DELORME.

N'en faites rien, parbleu! Ouvrir! comme elle y va!

HORTENSE.

Ne pourrait-on pas s'assurer.....

DELORME.

Qu'on s'assure si les portes sont bien fermées, et qu'on se garde d'ouvrir. S'assurer! Il est joli le moment, pour s'assurer.

SUZETTE.

Cependant, si c'était..... (*On frappe à coups redoublés*).

DELORME.

Ils n'y vont pas de mains mortes, j'espère. Qui voulez-vous que ce soit, autre que des voleurs?

HORTENSE, à M.me Guillaume.

Ma bonne amie, je commence à craindre....

SUZETTE.

Ma marraine, je viens d'entendre comme une voix.

DELORME.

C'est fait de nous!

M.me GUILLAUME.

Écoutons.

DELORME.

C'est tout entendu.

SUZETTE, avec impatience.

Faites donc silence.

Une voix en dehors.

Ouvrez, ouvrez de grâce!

HORTENSE.

J'ai parfaitement distingué la voix d'un homme.

SUZETTE.

Une voix très-douce! n'est-ce pas, ma marraine, qu'elle est douce?

La même voix.

Laissez-vous attendrir! de grâce, l'hospitalité jusqu'au jour!

M.me GUILLAUME.

Entr'ouvrons seulement la croisée, nous distinguerons peut-être....

SUZETTE, courant à la croisée.

Oui, il faut que je voie.

DELORME, retenant Suzette.

Les diables de femmes! elles me feront mourir,

avec leur curiosité! je vais ouvrir, moi; je suis plus prudent. (*Très-haut*). Qui est là? qui va là?

La même voix.

Un honnête homme que vous ne devez pas craindre de recevoir.

DELORME.

Bah! oui, un honnête homme, à pareille heure, dans une forêt! Votre nom, votre profession; d'où venez vous? où allez-vous?

La même voix.

Je me nomme Molnari. Ce nom ne vous est peut-être pas inconnu?

HORTENSE, avec émotion.

Molnari!

DELORME.

Oh! oh! je le connais beaucoup! c'est un grand talent. Quoi, vous seriez ce fameux chanteur?

MOLNARI.

Lui-même. De grâce, ouvrez!

HORTENSE, vivement.

Oui, ouvrons!

SUZETTE.

Je vais ouvrir.

DELORME.

Non pas! quelle preuve avons-nous?....

HORTENSE.

Je n'en puis douter!

M.me GUILLAUME.

Quel danger y a-t-il ?

DELORME.

Il y en a beaucoup. *(A Molnari.)* Monsieur, je vous crois parfaitement, mais, à moins d'en être sûr, je ne puis vous recevoir.

MOLNARI.

Que puis-je faire pour vous convaincre ?

DELORME.

Dam ! Je serais bien embarrassé de le dire.... *(Réfléchissant)*. Eh ! oui, chantez-nous un joli morceau. *(La pluie recommence à tomber à verse.)*

MOLNARI.

Par le temps qu'il fait, pourriez-vous bien exiger ....

HORTENSE.

Mon oncle, y pensez-vous ?

M.me GUILLAUME.

Entendez donc la pluie tomber par torrens !

DELORME, à Molnari.

Chantez ce que vous voudrez ; à votre choix. *(Aux femmes.)* Chût ! je crois qu'il commence ! *(A Molnari.)* De l'amoroso, si cela vous est égal ; j'aime beaucoup l'amoroso.

MOLNARI.

RÉCITATIF.

Vous l'exigez, enfin, il faut vous satisfaire.
Du Dieu de l'harmonie implorant le secours,

Je vais, malgré le vent et le bruit du tonnerre,
Chanter l'aimable objet de mes premiers amours.

AIR :

Tout est calme dans la nature.....

(Les éclairs se succèdent, et de forts coups de tonnerre se font entendre de loin en loin.)

DELORME, *d'un ton qui exprime l'effroi.*

Quel calme!

MOLNARI, *recommençant.*

Tout est calme dans la nature,
Tout goûte un paisible repos ;
Du ruisseau seul le doux murmure
Est répété par les échos.
Comme lui, troublant le silence,
Je redis aux bois d'alentour
Le nom chéri de mon Hortense,
Et mes premiers pensers d'amour.

M.me GUILLAUME.
DELORME et SUZETTE.
Ah! quelle charmante romance!
Je l'écouterais jusqu'au jour.

HORTENSE.
Je crois qu'il a parlé d'Hortense,
Et de tendres pensers d'amour....

MOLNARI.

Ayez, Monsieur, la complaisance
D'ouvrir.

DELORME.

Je m'en garderais bien.

SUZETTE, *regardant par la croisée.*

Il est bel homme, en conscience!

DELORME.

Un voleur peut être fort bien.
Je suis prudent....

MOLNARI.

Soyez sensible!

M.me GUILLAUME.

Qui peut donc vous inquiéter?

HORTENSE.

Écoutez cette voix flexible !

DELORME.

Un brigand peut fort bien chanter !...

MOLNARI.

Prenez pitié de ma souffrance !

TOUS.

Que ses chants sont mélodieux !

MOLNARI.

Daignez me prêter assistance;
Je meurs de froid....

DELORME, *s'animant par degrés.*

Délicieux !
Comme il vous perle une cadence ;
Vraiment on ne chante pas mieux !

MOLNARI.

Au loin l'orage recommence :
Ouvrez....

LES FEMMES.

Ouvrons ! Le malheureux....

DELORME, *avec impatience.*

Pour un instant faites silence !

TOUS, *excepté M. Delorme.*

Ouvrez, ouvrez, au nom des Dieux !

DELORME.

Jamais on n'a chanté, je pense,
Un plus agréable morceau !
Ayez, Monsieur, la complaisance
De reprendre à l'andantino.

TOUS.

Ah ! c'est trop fort !

DELORME, *transporté et battant la mesure.*

Quel doux accord !

MOLNARI. | Pendant la pluie!
LES FEMMES. | Quelle folie!

DELORME.

Quelle harmonie!

MOLNARI. | Ici je souffre mille maux!
LES FEMMES. | Il doit endurer mille maux!

DELORME, *hors de lui.*

On ne chante pas mieux; bravos!
On reconnaît la bonne école....

MOLNARI.

Ouvrez, laissez-vous attendrir,
Ou bien de froid je vais mourir!

DELORME.

Délicieux, sur ma parole!

MOLNARI. { Ouvrez, laissez-vous attendrir,
Ou bien de froid je vais mourir.

LES FEMMES. { Ouvrez, laissez-vous attendrir,
Ou le malheureux va mourir!

DELORME.

Rien seulement que la romance,
Puis après vous pourrez ouvrir.

LES FEMMES.

Ne souffrons pas qu'il recommence.

HORTENSE. | Non, non, mon oncle, il faut ouvrir.
M.me GUILLAUME. | Non, non, Monsieur, il faut ouvrir.
SUZETTE. | Non, non, Monsieur, je vais ouvrir.

DELORME, *avec humeur.*

Ouvrez, puisque cela vous plaît.
Comme sa voix est douce et tendre!
Quel plaisir j'avais à l'entendre!
C'est vraiment un chanteur parfait!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MOLNARI.

(Molnari jette en entrant, sur un siége, le manteau dont il est enveloppé.)

HORTENSE.

C'est lui !

MOLNARI.

Je crains d'être indiscret ;
C'est en tremblant que je réclame
Cette nuit l'hospitalité.
(A M.me Guillaume.)
Je vais être importun, Madame ?

TOUS.

Non, non, du tout, en vérité ;
Entrez, entrez, soyez tranquille,
Vous ne nous dérangez pas.
Ce soir on vous offre un asile,
Et votre part de ce repas.

MOLNARI.

Comptez sur ma reconnaissance !

M.me GUILLAUME.

Mon Dieu ! vous ne me devez rien :
Le plaisir de faire le bien
Est ma plus douce récompense !

Tous. { Le bonheur de faire le bien
Porte avec soi sa récompense !

DELORME.

Enchanté de faire votre connaissance.

MOLNARI, regardant Hortense.

Elle m'est plus chère, Monsieur, que je n'aurais osé le penser.

DELORME.

Elle nous flatte infiniment, et, si j'eusse

écouté ces dames, depuis longtemps vous seriez des nôtres.

MOLNARI.

Ah ! Mesdames, que ne vous dois-je pas !

DELORME.

Et Hortense, vous eussiez dû l'entendre ! c'est lui, répétait-elle toujours, c'est lui, je le reconnais....

HORTENSE, à part.

Mon cœur pouvait-il s'y méprendre !

MOLNARI.

Eh quoi ! Mademoiselle, vous avez daigné vous ressouvenir.... Que je suis heureux !

HORTENSE, rougissant.

Qui pourrait avoir oublié la plus belle voix du monde ?

DELORME.

Ah ! c'est que ma nièce s'y connaît ! je vous la donne comme très-bonne musicienne.

MOLNARI.

Et chantant à ravir !

DELORME, d'un air de satisfaction.

A ravir, oui, Monsieur, à ravir, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Mon oncle....

MOLNARI.

Mademoiselle a une réputation....

DELORME, avec enthousiasme.

Qui me fait honneur, j'ose le dire ; vous l'avez peut-être entendue?

MOLNARI.

Je crois toujours l'entendre !

HORTENSE, avec embarras.

Mon oncle.... de grâce....

DELORME.

Quand nous aurons pris des forces, j'espère que vous lui ferez l'honneur de l'accompagner. Ah ! c'est que, tout marchand de bois que je suis, j'ai de l'oreille!

SUZETTE, finement.

Beaucoup d'oreille!

M.me GUILLAUME.

Si nous pressions Monsieur d'accepter quelque chose?

DELORME.

Eh ! oui parbleu ! à table ! cette fois sera peut-être la bonne : en place ; Monsieur Molnari, près de moi, Hortense près de Monsieur Molnari, madame Guillaume en face de moi.... C'est cela. *(Ils s'asseyent.)*

SUZETTE, bas à Delorme.

Je savais bien que ce n'était pas un voleur.

DELORME

Tu lui avais trouvé la voix douce, tu t'y connais.

HORTENSE, à Molnari.

Que vous avez dû souffrir, exposé si longtemps à la pluie!...

MOLNARI.

De quels maux un si tendre intérêt ne dédommage-t-il pas!

AIR : *Troubadour chante.*

Ne parlez plus de ma souffrance,
J'en chéris trop le souvenir;
Ces soins si doux, votre présence,
Changent ma douleur en plaisir.
Loin de me plaindre de l'orage,
Je bénis mille fois le sort :
Se rappelle-t-on le naufrage,
En trouvant le bonheur au port?

DELORME.

Vous avez raison : vous êtes musicien, nous boirons sec, et la pluie aura tort. *(Trinquant avec Molnari.)* A la vôtre.

MOLNARI.

A celle de ces dames, à leur généreuse hospitalité!

DELORME.

Au fait, à quel événement singulier devons-nous le hasard de votre rencontre?

MOLNARI.

J'étais au château de Blinval....

SUZETTE.

A une lieue de la forêt.

MOLNARI.

Un concert à la cour m'obligeant de me rendre à Paris, j'ai voulu partir, quelques instances qu'ait faites le comte pour me retenir, n'acceptant de ses offres qu'un domestique fidèle pour me conduire jusqu'à la sortie de la forêt. Bientôt, surpris par l'orage, les coups redoublés du tonnerre effraient mon cheval, dont je ne suis plus le maître. Les éclairs qui se succèdent nous montrent tout le danger que nous courons. Je conseille à celui qui m'accompagne de suivre mon exemple; il n'y a pas un instant à perdre; il hésite, je m'élance et me soustrais à un péril certain. La rapidité avec laquelle la voiture s'éloigne me glace d'épouvante; je crois toujours l'entendre se briser en éclats, et le malheureux, qui n'a pu saisir le moment d'en sortir, remplir l'air de ses cris déchirans! Enfin, égaré, seul, au milieu d'une nuit profonde, j'erre longtemps au hasard, et désespère de rencontrer un abri, quand une lumière, étoile de bonheur, guide mes pas vers cette maison hospitalière.

SUZETTE.

Où vous avez dû frapper un peu longtemps.

DELORME.

Monsieur nous le pardonnera.... au milieu d'un bois....

M.me GUILLAUME.

Non pas au milieu, sur la lisière.

DELORME.

C'est bien le cas de dire que la lisière est pire que le drap !

MOLNARI.

Je crains bien d'avoir donné beaucoup d'inquiétude au comte, mon parent, en refusant de suivre ses conseils : il ne voulait pas absolument que je partisse. *(avec expression à Hortense.)* Que je bénis ma résistance!

DELORME, avec étonnement.

Monsieur le comte de Blinval est votre parent?

MOLNARI.

Mon oncle.

HORTENSE, à part.

Son oncle! *(Tout le monde se lève de table.)*

SUZETTE, à part.

Je crois que le voleur de monsieur Delorme a dérobé quelque chose à sa nièce....

DELORME.

Votre oncle! *(A part.)* Diable! ce jeune hom-est très comme il faut! *(Haut.)* Je connais beaucoup monsieur le comte de Blinval, je puis même me flatter d'avoir toute sa confiance, c'est moi qui, depuis trente ans, ai l'honneur de fournir sa maison.

Air : *Mon lait de poule et mon bonnet de nuit.*

Rival du dieu qui répand la lumière,
Marchand de bois, on me doit la chaleur;
Je chauffe hôtels, bureaux et ministère,
Je chauffe acteur, bourgeois et grand seigneur;
Je chauffe aussi la robe et la finance,
Enfin, partout on voit briller mes feux....

MOLNARI.

Réchauffez donc le cœur de l'opulence,
Toujours si froid envers le malheureux!

Ce serait une belle entreprise, monsieur Delorme!

DELORME.

Superbe, mais ruineuse....

MOLNARI.

Je le crois. Ah! depuis trente ans vous avez des relations avec mon oncle?

DELORME.

Oui, Monsieur, depuis trente ans. D'ailleurs, je ne puis me tromper, voilà le sixième intendant que j'ai l'honneur de lui connaître.

MOLNARI.

C'est bien cela, il ne faut pas plus de cinq ans à des gens si intègres pour s'enrichir; nous autres artistes nous n'allons pas si vite....

HORTENSE.

A la fortune, mais à la gloire!

MOLNARI, à Hortense.

Ah! Mademoiselle, que ceux qui, sans y prétendre, la recherchent ou l'envient, recevraient de protection, s'ils étaient honorés de la vôtre!

DELORME.

N'en doutez pas, Hortense aime beaucoup les beaux-arts.

M.me GUILLAUME, avec malice à Hortense.

Et ceux qui les cultivent, n'est-ce pas?

HORTENSE, bas à M.me Guillaume.

Ma bonne, je ne me sens pas bien....

M.me GUILLAUME.

Passons dans la pièce qui vous est destinée, vous y prendrez un peu de repos.

MOLNARI, avec intérêt.

Mademoiselle se trouverait-elle mal?

DELORME.

Qu'as-tu, Hortense?

HORTENSE.

Rien, mon oncle....

M.me GUILLAUME.

Un peu de fatigue, ne concevez aucune alarme.

(M.me Guillaume, Hortense et Suzette sortent.)

SCÈNE X.

DELORME, MOLNARI.

MOLNARI.

C'en est trop, Monsieur! connaissez un secret dont je ne suis plus le maître, connaissez ma tendresse pour une nièce que vous qualifiez du

doux nom de fille; sachez ce qu'elle ignore, mais ce que je ne puis plus cacher.

Depuis longtems j'aime Hortense : ornement des plus jolis concerts de la capitale, je l'ai rencontrée vingt fois dans le monde. Qui aurait pu la voir sans l'aimer, l'entendre sans être ravi ?.... Hortense a décidé de mon sort, changé tout mon être; je ne suis plus cet homme à qui la vie d'artiste convenait seulement pour la liberté qu'elle laisse et les jouissances d'amour-propre qu'elle donne, surtout auprès des femmes. Après les avoir aimées toutes, je n'en puis plus chérir qu'une : Hortense n'aura jamais de rivale....

Respectant ce que j'adore, je me suis défendu de laisser lire dans mon cœur : c'était à vous, Monsieur, que le hasard et les convenances me réservaient de confier mes sentimens; vous en connaissez la délicatesse, puis-je espérer que vous ne les désapprouverez pas?

DELORME, *interdit.*

Monsieur.... certainement.... je vous prie de croire.... et puis d'ailleurs.... je dirais plus.... lors même.... *(A part.)* Diable m'emporte si je m'attendais à la confidence! *(Cherchant à se remettre.)* Vos sentimens font sans doute beaucoup d'honneur à ma nièce, mais je dois, pour répondre à votre confiance, vous avouer que

je ne les partage pas. *(à part.)* Comme c'est parler !

MOLNARI.

Cependant, Monsieur, si j'étais assez heureux pour que mademoiselle Hortense....

DELORME.

J'entends bien, j'entends bien; il serait possible, même très-possible qu'elle pensât différemment, car les jeunes filles.... mais je me flatte néanmoins que ma nièce n'accordera sa main qu'à la personne dont j'aurai fait choix. *(A part.)* Voilà le grand mot lâché.

MOLNARI.

Eh ! quoi, Monsieur, serais-je assez malheureux....

DELORME.

Je vais plus loin, j'aime beaucoup la musique, je me plais à voir Hortense la cultiver avec succès, j'honore les artistes, mais je ne consentirai jamais qu'en cette qualité vous deveniez son époux.

MOLNARI, vivement.

Oubliez-vous, Monsieur, que les plus célèbres sont presque tous enfans de notre belle France ?...

AIR :

Un artiste, un talent illustre,
A droit aux honneurs les plus grands;
A son siècle il imprime un lustre
Qui n'a rien à craindre du tems.

Qu'on obtienne par l'industrie
Des biens, de la célébrité,
Les beaux-arts, enfans du génie,
Donnent seuls l'immortalité !

DELORME.

J'estime fort les beaux-arts et les enfans du génie, et conviens avec vous qu'ils mènent droit à l'immortalité, et même ailleurs.... mais je n'en persiste pas moins à préférer un homme honorablement établi au premier virtuose du monde. Parlez-moi d'un marchand de bois pour faire un bon mari ! un bon père de famille.... et puis des raisons supérieures peuvent faire cesser un pays de chanter.... on se chauffera toujours....

MOLNARI.

Monsieur....

DELORME.

Cette manière de penser vous paraît, je gage, étroite, bourgeoise ; les enfans du génie ne descendent pas jusqu'à de si petits calculs, qui sait cependant si monsieur votre oncle....

MOLNARI, *vivement.*

Il m'a rendu toute sa tendresse, sans exiger....

DELORME.

Eh bien ! moi je l'exigerais ; je ne voudrais plus de concert, même à la cour ; si vous chantiez, ce ne serait plus qu'en famille, et pour charmer mes vieux jours.

MOLNARI.

Ah! Monsieur, à quels sacrifices ne consentirais-je pas pour obtenir celle que j'aime!

DELORME.

Voici Hortense, j'assurerais que ses sentimens sont en tout conformes aux miens.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE.

MOLNARI.

Ah! Mademoiselle, décidez d'un sort dont vous êtes maitresse.

TRIO.

Avant de vous avoir connue
Je voulais plaire et n'aimais pas;
Je vous vis, et mon ame émue
Ne rêva plus que vos appas:
Jadis de l'une et l'autre belle
Si je fus tour-à-tour l'amant,
J'aimais alors le changement,
Mais cœur bien épris est fidèle.

HORTENSE.

O ciel! en ce moment,
Comment cacher mon trouble extrême?
Il est donc vrai, Molnari m'aime!
J'en avais le pressentiment....

DELORME, *à part.*

Sa voix est tremblante,
Ses sens interdits,
Cet aveu l'enchante,
Je crois son cœur pris.

MOLNARI.

Hélas ! de vous déplaire
Aurais-je eu le malheur ?
Rejetez-vous un cœur
Si tendre et si sincère ?...

HORTENSE, *vivement.*

Oh ! non, Monsieur.... *(A part.)* Qu'allais-je faire ?...
Je ne puis engager ma foi :
Mon oncle a tous les droits d'un père,
Lui seul peut disposer de moi.

MOLNARI.

Il connaît ma tendresse,
Et, dès que parlera
Son adorable nièce,
Vite il consentira.

HORTENSE.

Il se pourrait !

DELORME.

Je ne dis pas cela....

MOLNARI.

O ciel ! parlez avec franchise !

DELORME.

Monsieur, je parle avec franchise.

MOLNARI.

Pour un tel refus qu'ai-je fait ?

DELORME.

Pour vous parler avec franchise,
Inconstance est votre devise,
Un inconstant n'est point mon fait.

ENSEMBLE.

MOLNARI.

Jadis, de l'une et l'autre belle
Si je fus tour-à-tour l'amant,
J'aimais alors le changement,
Mais cœur bien épris est fidèle.

HORTENSE.

Jadis, de l'une et l'autre belle
On le vit tour-à-tour l'amant,
Mais il aimait le changement :
Cœur bien épris devient fidèle !

DELORME.

Jadis de l'une et l'autre belle
Je sais qu'il fut l'heureux amant;
Son cœur aimait le changement :
L'homme est si rarement fidèle !...

DELORME.

Savez-vous, Monsieur, que ce que vous nous dites là de votre caractère est peu rassurant, et que si j'étais femme.... oui, Monsieur, si j'étais femme.... *(A part.)* Eh bien ! qu'est-ce que je ferais, si j'étais femme ?...

HORTENSE.

Mon oncle....

DELORME.

Voyons, toi qui es femme, ce que tu ferais ?...

MOLNARI, tendrement à Hortense

Mademoiselle, j'aime à le croire....

HORTENSE, de même.

Pardonnerait, mais....

MOLNARI, vivement

Je vous entends, et je le jure !

DELORME.

Eh bien ! voilà comme elles sont... pardonner.. toujours pardonner.... elles ne connaissent que cela... et puis nous ensuite.... Je connais si bien les hommes!... *(A part.)* Chut! doucement, ne disons pas tout : diable ! c'est notre secret!.... *(Haut.)* Au reste.... cette union est impossible....

MOLNARI.

Impossible !

DELORME.

Allons donc ! l'homme des salons, l'homme à la mode, le chanteur par excellence, se retirer tout-à-coup de la scène du grand monde qu'il charme par ses talens, pour vivre comme un loup!... comme moi !... au milieu des forêts!... Car il est entendu que celui à qui j'accorderai la main d'Hortense, prendra la suite de mes affaires, d'ailleurs en assez bon état.

HORTENSE.

Mon oncle, serait-il possible !

DELORME.

Je ne dis rien.... ce n'est encore qu'un projet....

MOLNARI.

Oh! non pas un projet, une chose arrêtée, et qui me comble de bonheur ! Ah ! Mademoiselle !...

HORTENSE.

Puis-je croire à un si bel avenir....

AIR : *Moi je l'aimais sans le lui dire.* (Michel et Christine).

Après avoir par votre voix
Charmé notre oreille ravie,
Venez des chantres de ces bois
Partager la tendre harmonie :
Vous pourrez souvent dans ces lieux,
Au dieu des arts toujours fidèle,
Mêler vos chants mélodieux
Aux doux accents de Philomèle.

MOLNARI.

Oui, ce sont désormais les seuls concerts où je veux, avec Hortense, faire ma partie.

DELORME, à part.

Ce jeune homme a vraiment du bon, beaucoup de bon... (*Haut.*) Touchez là, Monsieur Molnari... vous avez ma parole.... (*On frappe à coups redoublés en dehors.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M.me GUILLAUME, SUZETTE.

M.me GUILLAUME.

N'entendez-vous pas le vacarme qu'on fait ?

DELORME.

A moins d'être sourd ! qui diable peut encore....

HORTENSE.

Silence, je crois qu'on appelle....

DELORME.

Moi je crois qu'on enfonce la porte : l'aimable habitation !

SUZETTE, écoutant.

Ma marraine, c'est monsieur Mathieu ; je crois avoir reconnu sa voix.

M.me GUILLAUME.

Es-tu folle? à pareille heure ?

MATHIEU-LAMBERT, appelant en dehors.

Madame Guillaume! Suzette! ouvrez, c'est moi, c'est Mathieu-Lambert, votre ami, qui vous supplie...

MOLNARI.

Mathieu-Laensberghe ?...

DELORME.

Quel homme est-ce ça ?....

SUZETTE.

Un fou....

M.me GUILLAUME, riant.

Un amoureux : c'est peut-être la même chose....

DELORME.

Eh ! à qui en veut-il, celui-là?

M.me GUILLAUME.

A moi, qui ne lui en veux pas, je vous jure.

SUZETTE.

Si nous le faisions chanter pour nous assurer.... Oh ! oui, la bonne idée ! N'est-ce pas, Monsieur Delorme ?....

M.me GUILLAUME.

L'espiègle !

DELORME.

Eh ! ma foi....

M.me GUILLAUME.

Non, non, Suzette, ouvre plutôt ; qui sait ce qui a pu le forcer....

SUZETTE, d'un air contrarié.

Quel dommage !... j'aurais si bien voulu.... Allons donc ouvrir.

SCÈNE XIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, MATHIEU-LAMBERT.

MATHIEU-LAMBERT, reculant d'effroi.

Ah ! mon dieu ! est-ce que je vois.... ou est-ce que je ne vois pas.... *(A M.me Guillaume.)* Dites, Madame, est-ce que je vois ?....

M.me GUILLAUME.

Ma foi, Monsieur, je vous le demande ?

MATHIEU-LAMBERT, d'un air stupéfait.

Si je vois.... je ne puis croire ce que je vois.... Me-direz vous, Madame quelles sont ces personnes que je rencontre chez vous, au milieu de la nuit, dans un moment où certes, vous n'aviez pas à craindre d'être surprise ?...

M.me GUILLAUME, avec humeur.

Surprise ! il est vrai que vous me surprenez beaucoup !

MATHIEU-LAMBERT, d'un ton dramatique.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur! Je sais donc pour qui le four chauffait, pour qui la broche tournait! L'honnête homme, l'amant aimé, je veux dire l'amant qui aime, a été cruellement éconduit, et pour faire place à qui?... je vous le demande, à qui?....

Air *de haine aux femmes.*

Vous êtes autant de coquins,
Messieurs, si je sais m'y connaître;
De vrais voleurs de grands chemins,
Et plus que tout cela, peut-être!
Vous êtes l'effroi des forêts,
Des campagnes et de la ville;
Vous êtes des coupe-jarrets....

DELORME.

Et toi tu n'es qu'un imbécille!

MATHIEU-LAMBERT, avec indignation.

Imbécille! Madame, vous l'entendez, et vous ne tonnez pas!.... Vous souffrez qu'on traite d'imbécille le bras droit d'une autorité....

MOLNARI.

Le bras droit!....

MATHIEU-LAMBERT.

Oui, Monsieur, le bras droit.... secrétaire intime et privé d'un maire de village? rien que cela....

DELORME

Bah oui! privé! On ne s'en douterait pas....

MATHIEU-LAMBERT.

Oui, privé ; madame Guillaume peut le dire....

M.me GUILLAUME.

Dites-nous plutôt vous-même ce qui a pu vous obliger à revenir si tard sur vos pas !

MATHIEU-LAMBERT.

Ces personnes que je rencontre ici, ont-elles dû revenir sur les leurs? Vous les attendiez, vous trembliez qu'elles n'arrivassent pas : vous me prenez pour un sot....

SUZETTE.

Ah ! par exemple !

MATHIEU-LAMBERT.

Mais rien de votre conduite ne m'est échappé; j'ai senti ce qu'elle avait d'équivoque et de louche ; j'ai senti l'envie que vous aviez que je délogeasse, sans égard pour l'attention que j'avais eue de venir vous souhaiter la fête, à la vérité je ne sais combien de jours après qu'elle était passée.... j'ai senti que cela ne sentait rien de bon.... puisque vous me pressiez de partir malgré les éclairs, le tonnerre et la pluie qui tombait ! Dieu ! la pluie tombait-elle !... Vous ne vous laverez jamais, Madame, d'un tel procédé.

SUZETTE.

Vous aviez un parapluie.

MATHIEU-LAMBERT.

Tu sais que je n'en avais pas.... et j'en aurais eu dix, cela me mettait-il à l'abri de recevoir le tonnerre sur les épaules ; de faire la rencontre de cinq à six brigands?... Exténué, dans l'état de faiblesse où j'étais en quittant cette maison, que pouvais-je opposer?... Avant d'être brave, il est bon de n'être pas à jeûn....

SUZETTE.

Prenez ce verre de vin, cela vous donnera des forces pour continuer le récit de vos terribles aventures....

MATHIEU-LAMBERT, *buvant.*

Terrible ! est le mot.

AIR : *De nos jours, la ville et la cour.*

Vous m'aviez à peine éconduit,
Que, suivant tristement ma route,
Je cheminais vers mon réduit,
Plein d'amour et plein d'appétit.
  Bientôt le vent en furie
  Tourbillonne dans les airs ;
  Du ciel, un torrent de pluie
  Tombe, sillonné d'éclairs.
Le temps se charge ; à chaque pas
Je glisse, je chancelle et tombe,
Puis le tonnerre, avec fracas,
Semble m'annoncer le trépas.
  J'avais un pied dans la tombe
  Mais, jugez de ma frayeur !
  Près de moi, comme une bombe,
  Je vois tomber un voleur....
Accablé par ce coup affreux,
A mille maux je suis en butte

Cependant, brave et courageux,
Je me sauve tant que je peux....
Je faisais chûte sur chûte,
Mais, grands Dieux! quel accident!
A quelques pas je culbute
Sur un homme palpitant....
Mon effroi me fit trouver mal,
Et quand je revins à la vie
Le moribond, d'un ton brutal,
Dit: tu m'étouffes, animal!
Ces mots, auxquels se marie
Un son de voix rauque et dur,
Me donnent soudain l'envie
De chercher un lieu plus sûr.
Je rétrograde par ici,
Voulant vous consacrer ma vie,
J'accours, enfin, et me voici,
A jeûn, amoureux et transi....

SUZETTE.

Transi, je le crois.

DELORME.

Cette nuit est vraiment féconde en événemens singuliers.

MOLNARI.

Cette nuit est la plus belle de ma vie!

MATHIEU-LAMBERT.

Vous l'avez trouvée belle! je l'ai trouvée longue, moi!...

M.me GUILLAUME.

Vous allez prendre du repos, et tout sera bientôt oublié.

MATHIEU-LAMBERT.

Du repos... (*Avec expression, à M.me Guillaume.*)

En est-il du repos, pour un cœur plein... pour un cœur.... (*Bas à Suzette.*) Aimable enfant, ne voudrais-tu pas mettre de côté une cuisse ou deux de cette volaille si appétissante....

SUZETTE, *de même.*

A quoi bon? vous avez le cœur plein....

MATHIEU-LAMBERT, *de même.*

Oui, mais l'estomac vide....

M.me GUILLAUME.

Je crois, Messieurs, que vous ne serez pas fâchés, ni mon Hortense, d'aller vous remettre un peu de vos fatigues; il se fait tard, et si vous voulez....

DELORME.

Oui, certes, et vous-même ferez bien toute la première d'aller vous reposer, car après le déjeûner vous montez avec nous en voiture.

MATHIEU-LAMBERT.

Qu'est-ce à dire ?... un rapt !... un enlèvement !... Madame, vous souffrez....

M.me GUILLAUME, *riant.*

Ce que je ne puis empêcher....

MATHIEU-LAMBERT.

Mais avant de céder, il me semble qu'un peu de résistance.... (*A part à Suzette.*) Dis-moi donc quels sont ces diables de gens?...

SUZETTE, de même.

Des voleurs....

MATHIEU-LAMBERT, de même.

Et peut-être pire....

DELORME.

Bien entendu, Suzette est de la partie; elle ne sera peut-être pas fâchée de voir comment on se marie à Paris....

SUZETTE.

Je sais bien comment on s'épouse au village.... (*A part.*) et si le père du jeune Mathurin consent bientôt....

M.me GUILLAUME.

Ah çà! mais du moins apprenez-moi....

DELORME.

On vous contera cela.... allons toujours réparer nos forces.

MATHIEU-LAMBERT.

Oui, allons réparer nos forces! (*A part, à Suzette.*) N'oublie pas mes deux cuisses de dindon....

SUZETTE, de même.

Je pense à vous....

VAUDEVILLE.

Air: *des femmes romantiques.*

ENSEMBLE.

Du plus heureux avenir,
Quand l'aurore
Vient d'éclore,
Ne songeons plus qu'au plaisir:
Espérer c'est jouir!

DELORME.

Cette nuit, si quelque nuage
M'effraya sans nulle raison,
Ne vois-je pas un autre orage
Prêt à fondre sur l'horizon?...

HORTENSE *(au public.)*

Eh! que fait le tonnerre
A nos auteurs tremblants,
Quand seuls, Messieurs, vous pouvez faire
La pluie et le beau temps....

TOUS.

Du plus heureux avenir,
Quand l'aurore
Vient d'éclore,
Ne songeons plus qu'au plaisir:
Espérer c'est jouir!

FIN.





